

# LE FANTÔME DE L'IDENTITÉ

## CONFÉRENCE

12 juin 2003

## DÉDICACE

Du point de vue de la Psychologie Analytique,  
je dédie cette conférence à Pierre Solié et à Monique Leterrier.  
Du point de vue de la Sémantique Générale, je la dédie à Severen Schaeffer et à  
Henri Landier.  
Du point de vue soufi et bouddhiste, je la dédie à Alfred Dupuis et à S.S. Drukchen  
Rimpoché  
Et du point de vue aussi amical que confraternel, je la dédie à Michèle Gaffet,  
qui eu l'idée de cette rencontre et qui a fait en sorte qu'elle ait lieu ici ce soir.

## PRÉAMBULE

Cette conférence a été préparée à l'intention de psycho-analystes praticiens et de ceux qui sont familiers de la psychologie des profondeurs de C.G.JUNG afin de montrer comment j'utilise les outils de la Sémantique Générale dans ma pratique analytique.

Comme vous (je suppose), j'ai pris l'habitude de fonctionner sur deux registres principaux qui ne s'opposent qu'au niveau des mots, mais qui se complètent techniquement fort bien. J'appelle le premier registre, l'esprit d'éveil. C'est celui que nous utilisons chaque fois que nous cherchons à apprendre quelque chose à propos de « la réalité », et qui nous permet d'apprendre à apprendre.

Le second est celui qui est enseigné normalement dans toutes les institutions scolaires, la pensée logique ordinaire. Ce type de fonctionnement constitue notre mode d'existence favori ; je veux parler de ce que Jung appelle le « conscient collectif », ce mode ordinaire de communication, d'échange et de traitement d'information qui s'exprime au travers du langage courant et qui va vous permettre de répondre tranquillement et directement à cette question :

Du point de vue psychologique,

Qu'est-ce que l'identité ?

Si vous avez un papier sous la main, notez votre réponse. Nous en aurons besoin plus tard.

Plan de la conférence

*Dans un premier temps,*

Nous ferons un survol historique, étymologique et philosophique du concept d'identité qui nous amènera à la naissance de l'épistémologie (fin du 19<sup>ème</sup> siècle), de façon à comprendre dans quels environnements scientifiques, psychologiques et philosophiques se sont développés Korzybski et la Sémantique Générale d'une part, Jung et sa Psychologie des Profondeurs d'autre part.

*Dans un deuxième temps*

En transition et en contrepoint, nous verrons comment la psychologie bouddhiste pose le problème depuis 500 ans avant JC, sans perdre de vue que le bouddhisme constitue une *révision* du brahmanisme déjà florissant 5000 ans avant J.C.

*Dans un troisième temps*

Nous expérimenterons à des niveaux plus personnels et individuels, quoique fort répandus...

1°) les confusions que génère notre langage à propos de l'identité, et les dégâts à suivre,

2°) quelques outils de la Sémantique Générale qui permettent de traiter cette complexité

*Et en synthèse et conclusion,*

nous aurons en mains quelques éléments utiles pour répondre en pratique à la question que je vous ai posée tout à l'heure d'une façon probablement un peu différente...

En sachant bien que j'utiliserai pour travailler ce soir non seulement le mode de pensée logique cartésienne mais aussi d'autres logiques, telles que les pensées analogiques, symboliques, associatives, etc., qui en sont complémentaires dans l'orientation non-Aristotélicienne. <sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Einstein a pu développer la théorie de la relativité en situant ses recherches dans le cadre des mathématiques non-euclidiennes et non newtoniennes. Autrement dit, dans des orientations-systèmes plus vastes que les systèmes précédents. Par analogie, Le terme [Non-Aristotélicien] ne doit pas s'entendre comme une négation ou un refus du système d'Aristote. Il ne s'agit pas de mettre à la poubelle le système ancien sur lequel toute la civilisation occidentale s'est développée depuis 2000 ans. Il s'agit de montrer et de comprendre comment cette pensée classique ne prend pas en compte *suffisamment* d'aspects de la 'réalité' et comment elle limite l'évolution et les progrès de la conscience et de la connaissance humaine.

## **INTRODUCTION**

Mesdames, et Messieurs, je dois vous dire tout d'abord  
que je me suis fait tout seul,  
et... que je me suis raté.  
Je me suis raté, quoi !  
J'ai d'autant plus de mérite à l'avouer  
Que ça ne se voit pas tellement !

Encore que personne ne m'ait jamais dit : « Vous vous êtes réussi ! »

En réalité, je me suis fait plus moche que je ne suis !

Tout au début, tandis que je me faisais,  
Je voyais bien que je ne me faisais pas bien.  
Mais comme à chaque fois que je disais que je me faisais mal,  
Les gens disaient « c'est bien fait... ! »  
J'ai continué à me faire mal en croyant bien faire !

Et puis, quand j'ai vu la tournure que je prenais,  
j'ai tout arrêté, et je me suis laissé dans l'état où vous me voyez !  
Alors on a dit :  
« Non seulement il est raté, mais en plus, il n'est pas fini. »  
Eh bien, j'aime mieux cela !  
J'aime mieux ne pas être fini !  
Un homme fini, il est fini !  
On a beau me dire : « il est réussi ! », je réponds, « oui, mais il est fini ! »  
Au fond, je préfère être inachevé, comme une symphonie.  
Il y a de belles symphonies inachevées.  
Encore que personne ne m'ait jamais dit : « vous êtes une belle symphonie inachevée... »

L'avantage, quand on s'est raté,  
C'est qu'ensuite, on peut tout rater impunément !  
Personne ne vous en fait grief !  
On se sent sûr de soi, on est serein !  
Je ne sais pas comment vous expliquer. Pour un raté...,  
Rater, c'est estimer avoir réussi là où les autres considèrent qu'ils ont raté !  
Exemple : chaque fois que je fais un pas en avant et que je le rate,  
J'ai la sensation de progresser :  
Encore que personne ne m'ait jamais dit : « Sur le plan raté, vous avez fait des progrès... »

Et pourtant, des progrès, j'en ai fait ! Je rate mieux qu'avant !  
Avant, je ratais une fois sur deux. Maintenant, je rate à tous les coups !  
Finalement, il n'y a qu'une chose que je sache bien faire, c'est rater !  
Si bien que si c'était à refaire, s'il fallait que je me refasse,  
Je me raterais de la même façon, parce que dans le fond, on ne se refait pas !

Ce sketch de Raymond Devos révèle de façon amusante l'état de confusion ordinaire dans lequel nous vivons tous de façon plus ou moins importante et plus ou moins consciente. Pour être fiable, notre langage étant censé décrire les choses telles qu'elles sont et pas raconter n'importe quoi, je pose donc la question, Mesdames, et Messieurs : est-ce que JE et ME c'est pareil ?

En droit français, je suis propriétaire d'une carte d'identité. J'ai bien une carte, mais est-ce que j'ai une identité ? La carte peut même être copiée, contrefaite, falsifiée. Dans ces conditions, ceux à qui je dois prouver mon identité peuvent croire des choses fausses, même si la fausse carte est vraie ! Notre langage courant ne nous aide pas vraiment à y voir clair...

### UN BREF SURVOL DE L'HISTOIRE DES SCIENCES

Dans l'ordre historique d'apparition des choses, cette question de l'identité est au centre de la spiritualité traditionnelle hindoue sous la forme de la question « Qui suis-je ». Elle fonde ensuite la philosophie occidentale sous la forme de l'injonction « Connais-toi toi-même » de SOCRATE. Telle une colonne vertébrale, ARISTOTE en a fait son 'principe d'identité' de structuration du langage et de la logique sur lequel nous tous (ou presque) continuons à vivre aujourd'hui.

Elle a ébloui DESCARTES avec « Je pense donc je suis » Elle a impressionné KANT qui l'appelait « la conscience » munie de ses différentes catégories. Elle a intrigué SCHOPENHAUER qui a émis l'hypothèse qu'elle surgissait de la conjonction de « la volonté et la représentation ».

Elle a fasciné NIETSCHE cherchant à la trouver « par delà le Bien et le Mal ». Elle a guidé SARTRE et les existentialistes cherchant à conjointre « l'Etre et le Néant ».

Elle sert de moteur et de fondement à toutes les religions, et elle est devenue *le* sujet d'étude pour toutes les sciences humaines des sciences physiques, et d'une bonne partie des développements de la pensée épistémologique depuis le début du XX<sup>ème</sup> siècle. Sans oublier tous les psycho-analystes pour lesquels cette question, implicite ou pas, constitue par définition le nœud gordien de la relation analytique.  
ETC.

L'identité... de qui ? De celui qui pense ? De celui qui observe ? De l'observation ? De celui qui pose la question ? De la relation entre l'observateur, l'observation et leurs contextes ?

J'ai pris soin de lister, même de façon modeste, ces quelques références 'phare' pour vous demander de prendre une première distance avec le sujet. Nous allons en effet envisager cette question de l'identité sous l'angle épistémologique, et cela suppose une gymnastique d'esprit peu familière ou à laquelle nous ne sommes pas forcément tous préparés.

## L'étymologie de l'épistémologie

Le mot se compose de : *epistêmê* « science, connaissance » et de *logos* « le verbe, la parole ». Chez les anglo-saxons, *epistemology* veut dire globalement « la théorie générale de la connaissance ». En langue allemande, le terme s'écrit *Wissenschaftlehre* « l'apprentissage de la connaissance ».

Et en français, ce terme désigne donc au départ la discipline qui a pour objet d'étudier l'origine, la formation, la validité, les transformations et les conditions d'utilisation des concepts scientifiques.

Cette définition débouche sur plusieurs interrogations techniques qui sont apparues tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle. Est-ce que cette façon d'étudier la réalité est valable pour toutes les sciences ? Mathématiques, physiques, naturelles, humaines, théoriques, appliquées, etc., Est-ce que la logique d'approche fonctionne de la même façon dans tous ces cas différents ?

Très générale, l'épistémologie a donné des applications particulières précises. Pour ce qui nous occupe ce soir, par exemple,

- Myrcéa ELIADE a littéralement fondé à partir de 1936 avec la méthodologie de l'étude des religions comparées, les bases de l'épistémologie du phénomène religieux.

- La culture encyclopédique de JUNG lui a permis de développer la psychologie des profondeurs en comparant plusieurs systèmes philosophiques ; psychologiques et religieux apparemment étrangers à la psychologie (dans la pensée de l'époque), mais qui ont construit cette approche pluridisciplinaire, ouverte, non réductrice et non sectaire caractéristique de l'homme et de son œuvre.

- Dans le domaine psychologique, PIAGET à partir de 1970 a développé son **épistémologie génétique** dans laquelle il a étudié la formation et le fonctionnement des processus psychiques de la connaissance, et les connections entre le développement des plans verbaux et non verbaux.

## Les débuts historiques de l'épistémologie

En Europe, l'épistémologie moderne a pris sa source dans cette spectaculaire concentration de créativité et d'intelligence qui eut lieu en entre 1880 et 1930. Elle est née de la crise des fondements des mathématiques et de la physique. Cette crise de la connaissance, Max PLANCK, (1858 > 1947, physicien inventeur de la théorie des quanta) la décrivait ainsi en 1933 : <sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> dans un ouvrage intitulé : *l'image du monde dans la physique moderne*, trad française Gonthier éditeur 1963)

« Le but idéal du physicien est la connaissance du monde extérieur réel ; cependant, ses moyens d'investigation, ses mesures, ne lui apprennent jamais rien sur le monde réel lui-même : elles ne sont pour lui que des messages plus ou moins incertains, des signes que lui communique le monde réel et dont il cherche ensuite à tirer les conclusions, de la même manière que le philologue qui s'efforce de déchiffrer un document, vestige d'une civilisation inconnue.

Si ce dernier veut parvenir à un résultat, il doit poser comme principe que le document étudié comporte un certain sens. De même, le physicien doit-il partir de l'idée que le monde réel obéit à certaines lois, même s'il faut renoncer à l'espoir de les saisir intégralement ou seulement de déterminer d'emblée leur nature avec une certitude absolue. »

**Le psychologue et/ou le psycho-analyste se trouvent dans le même cas. Ils sont bien obligés de postuler que l'être humain avec lequel ils travaillent est pourvu d'un sens... sans lequel leur travail personnel n'aurait justement pas de sens ! Nous verrons tout à l'heure comment Jung a exprimé cette idée.**

**En attendant, et à la suite de cette situation de crise que décrivait Max PLANCK, (et qui évoque fortement la Théorie des Idées de PLATON, « je ne puis que postuler l'Inconnaissable et mes petites idées n'en sont qu'un pâle reflet »...) j'aimerais vous présenter 4 affirmations qui ont donné naissance à la Sémantique Générale et fondent encore et toujours la pensée scientifique moderne :**

EINSTEIN	1879>1955	Un concept sans répondant dans le réel n'existe pas (pour le physicien)	(1905)
POINCARÉ	1854>1912	L'espace n'est qu'un mot que nous avons cru être une chose.	(1908)
WITTGENSTEIN	1889>1951	Ce qui peut être montré ne peut pas être dit.	(1922)
KORZYBSKI	1879>1950	Une carte n'est pas le territoire qu'elle représente.	(1933)

**En 1900, POINCARÉ avait 46 ans, PLANCK avait 42 ans, EINSTEIN et KORZYBSKI avaient 21 ans, WITTGENSTEIN en avait 11.**

**EINSTEIN avait des contemporains et des camarades d'études, même s'ils n'étaient pas tous au même endroit, par exemple Bertrand RUSSEL (né en 1872), et Alfred WHITEHEAD (né en 1861 > 1947), deux mathématiciens, philosophes et logiciens anglais,. En France, il y a eu Henri PIERON, ( 1881 > 1964) qui est celui qui a donné à la psychologie ses lettres de noblesse universitaires en France, créé la psycho-biologie, et a été le père fondateur du concept de formation continue.**

HENRI POINCARÉ  
(1854 > 1912)

Tous avaient été à l'école spirituelle du génial Henri POINCARÉ, dont le cousin Raymond donnait plutôt dans la politique. Enseignant à Paris non loin du fondateur de la Linguistique moderne Ferdinand de SAUSSURE (1857>1913) <sup>3</sup>, Henri POINCARÉ avait été sensibilisé à l'important rôle du langage en matière scientifique. Et aussi à l'importance de la perception des contextes. « *L'homme qui n'aurait étudié l'éléphant qu'au microscope croirait-il connaître suffisamment cet animal ?* »

On croirait entendre cette histoire que RUMI <sup>4</sup> raconte à propos d'un éléphant qui venait de l'Inde et qu'on avait parqué dans une étable obscure. « *La population, curieuse de connaître un tel animal, se précipita dans l'étable. Comme on n'y voyait guère, à cause de l'absence de lumière, les gens se mirent à toucher l'animal. L'un d'eux toucha la trompe et dit : « cet animal ressemble à un énorme tuyau ! » . Le second toucha les oreille et dit : « On dirait plutôt un grand éventail » . Un autre, qui touchait les pattes, dit : « Non ! ce qu'on appelle un éléphant est bel et bien une espèce de colonne ! » Et ainsi, chacun d'entre eux se mit à le décrire à sa manière. Il est bien dommage qu'ils n'aient eu une bougie pour se mettre d'accord ! »*

Henri POINCARÉ avait commencé à montrer à ses élèves qu'il y avait un gros problème dans la façon dont on se représentait la Science en 1900.<sup>5</sup> En effet, il s'était aperçu que pour penser l'évolution de la pensée scientifique, autrement dit pour philosopher à propos de la Science, personne n'employait un langage scientifique. En effet, pour lui comme pour tout le monde, l'outil de travail était... le langage courant ! Et avec ce fameux langage courant, Dieu sait qu'il est possible d'en dire, des bêtises ! Comme il ne permet pas de différencier facilement les niveaux de discours, tous les mélanges et toutes les confusions sont possibles : exemple :

Diviser un carré en deux, c'est possible en le dessinant, et en parlant, aussi, bien sûr. Mais où est-ce que je peux trouver un carré dans la nature ? Ça s'achète ? Ça se mange ?

Le temps aussi, pose des problèmes... J'en ai pour une minute pour vous montrer que si je divise 2 minutes par 2, il n'en reste qu'une et que si je la divise encore par deux, j'obtiens 30 secondes. Mais je serais bien incapable de vous en vendre seulement 10, des secondes, et vous de les emporter dans un papier !

Vous allez me dire que c'est évident, qu'on ne peut pas jouer avec des abstractions mathématiques comme si c'était de la réalité. « On » peut-être pas, mais le langage courant, lui, le fait très bien...

<sup>3</sup> Dans l'approche de Saussure, la langue est étudiée comme un système doté d'une *structure*. Chaque signe doit être vu en fonction du signifiant (support matériel visuel, sonore, etc.) et du signifié, (soit l'idée contenue dans le signe). La linguistique de Saussure s'est développée dans plusieurs branches telles que l'ethnolinguistique, la phonétique, la lexicologie, la sociolinguistique, la pragmatique, la sémiotique, etc., et sans oublier Lacan, d'ailleurs.

<sup>4</sup> Rumi : Mystique, poète et musicien afghan du 12<sup>me</sup> siècle après J.C. L'histoire est la 42<sup>ème</sup> du Mesnesvi, recueil de contes. La version racontée ici est celle des éditions Albin Michel, Spiritualités, vivantes, 1988.

<sup>5</sup> La Science et l'Hypothèse (1902), Science et Méthode (1908), la Valeur de la Science (1908)

Et de quelle réalité parlons-nous ? Les mathématiques elles-mêmes ne sont pas toujours si claires que certains le souhaiteraient ! Regardez. Divisez 1 par 3, cela nous donne 0,3333 etc. Et si je remultiplie ce résultat par 3, ça ne fait pas un ! Cela ne fait que 0,9999... Où est passée mon « unité » ? Elle s'est transformé en une certaine idée de l'infini ! Mathématique, bien entendu.

ALBERT EINSTEIN  
(1879 > 1955)

C'est donc notamment à partir des enseignements de Henri POINCARÉ que EINSTEIN va énoncer <sup>6</sup>que « le temps » et « l'espace » doivent être désormais considérés comme des *concepts philosophiques qui ne servent à rien* et qui doivent être abandonnés. « *Un concept sans répondant dans le réel n'existe pas pour le physicien (1905)* » Autrement dit, sans aucune utilité pratique. Cette façon de parler non seulement ne désigne rien de 'réel', mais encore, doit être considérée comme fautive par rapport aux faits que nous sommes capables d'observer. Pire encore ! Einstein enfonçant le clou et écrivant : « *Pour autant que les lois mathématiques font référence à la réalité, elles ne sont pas sûres, et pour autant qu'elles sont sûres, elles ne font pas référence à la réalité.* » <sup>6</sup>

Ce faisant, toute cette fine équipe de penseurs et de scientifiques déclencha avec cette histoire une véritable révolution, car pour la première fois dans l'Histoire des Sciences, plusieurs certitudes fondamentales et collectivement inconscientes étaient mises en doute 1°) la pertinence de la capacité du langage courant à rendre compte précisément de ce qui se passe 2°) la pertinence de la logique mathématique à être utilisée dans les affaires humaines ordinaires.

D'où la phrase de Henri POINCARÉ s'émerveillant des exploits théoriques de EINSTEIN et constatant trois ans plus tard que « *L'espace n'est qu'un mot que nous avons cru être une chose. (1908)* » Autrement dit, non seulement nous avons été trompés par notre langage courant, mais en plus, nous y avons cru !

Et chaque fois que nous croyons à la validité de nos façons de parler ordinaires, nous sommes capables de confondre des concepts avec des noms et avec la réalité !

Raymond DEVOS dirait :  
« En réalité, nous sommes en pleine illusion ! »

Regardons un peu comment nous parlons dans notre existence ordinaire : nous continuons à parler/penser l'espace et le temps comme deux éléments séparés. Par exemple : Est-ce que vous pourriez être ici avant hier ? Evidemment non. Est-ce qu'en ce moment, vous pourriez être ailleurs, dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement, par exemple ? Bien sûr que non, puisque vous êtes ici. Vous êtes **ici-maintenant**, avec un beau trait d'union. Le même trait-d'union que dans l'espace-temps d'Einstein.

La crise est d'autant plus grave que le langage courant sert aussi bien en philosophie des sciences qu'en philosophie tout court. Est-il possible de séparer

<sup>6</sup> 1905 Théorie de la Relativité restreinte,

d'un côté, le corps, d'un autre l'esprit, et l'âme d'un troisième côté ? Avec des mots oui, sans aucun doute. Mais dans les faits, il n'est pas possible de les séparer. « *L'espace n'est qu'un mot que nous avons cru être une chose.* » Certes, mais cette découverte va en entraîner d'autres, car cette structure d'erreur est valable pour d'autres concepts comme la couleur, la température, la liberté, la vitesse, la fidélité, etc., Ces mots ne désignent pas des choses, et pourtant, nous en parlons comme s'il s'agissait de choses !

D'autres avancées scientifiques se heurtent à des 'problèmes' différents : la lumière est-elle formée d'ondes ou de particules ? Les deux, mon général ! Cela ne dépend pas de ce qui se passe, de ce qui se *voit*, mais cela dépend de la théorie utilisée pour se représenter son fonctionnement ! Autrement dit, notre langage conditionne notre représentation du monde vraiment beaucoup !

C'est pourquoi, dans la logique de *l'esprit du temps*,<sup>7</sup> la question a fini par se poser de savoir sur quelle base nous pouvons faire *suffisamment* confiance à notre langage courant pour décrire nos existences de façon suffisamment précise et suffisamment fiable. Histoire de leur donner un sens et de permettre de prévoir un peu mieux que les catastrophes ordinaires qui se produisent.

LUDWIG WITTGENSTEIN

(1889 >1951)

A ce stade d'évolution de la critique épistémologique, il faut justement situer ce WITTGENSTEIN que je viens d'évoquer, ce penseur solitaire mais génial qui a travaillé le maniement du langage courant jusqu'à ce que son microscope logique traverse littéralement le domaine des mots.

D'abord ingénieur physicien, influencé par l'idéalisme épistémologique de SCHOPENHAUER (qui 'pensait' <<le monde comme volonté et comme représentation>>) WITTGENSTEIN est devenu rapidement chercheur en mathématiques pures puis également logicien et philosophe de la connaissance. Il cite souvent dans ses écrits les mathématiciens B. RUSSEL et A.N.WITHEHEAD, (que nous avons déjà évoqués à propos de leur proximité théorique avec H. POINCARRE) et l'économiste KEYNES à partir duquel il intégrera un minimum d'intérêt pour *l'application* des idées en pratique.

---

<sup>7</sup> Il s'agit du *Zeitgeist* de Wittgenstein. Ce terme cherche à illustrer le constat que certaines idées importantes semblent murir pendant un certain temps avant de fleurir brusquement en plusieurs endroits différents de la planète, exprimées par des gens qui ne se sont jamais parlé ni rencontrés. C'est très visible dans les domaines scientifiques et techniques, avec des paternités d'invention âprement discutées. Ce l'est également dans les domaines artistiques : ; ce sont les grands 'styles' ou 'époques' que nous appelons classicisme, romantisme, impressionnisme, les années 70, etc., et qui marquent aussi bien l'inconscient que le conscient collectif de toute une société. En Droit, les conséquences sont importantes : le 'dépôt légal', le 'brevet', le 'copyright' ont pour objet de donner une date certaine non pas à l'invention elle-même, mais à celui qui a fait le premier sa déclaration d'existence, l'antériorité de la déclaration fondant le droit à percevoir les fruits financiers de la propriété industrielle, intellectuelle et commerciale.

En 1916, WITTGENSTEIN se trouve dans une tranchée du front (allemand de l'Est) et il feuillette un magazine illustré où, sous forme de schéma, avaient été visualisées les différentes phases d'un accident d'automobile. Il réalise alors que l'image décrit une *suite d'états* qui peuvent se présenter lors d'un accident et elle peut effectivement remplir cette fonction dans la mesure où il existe une certaine correspondance entre les différentes séquences du schéma et un événement réel.

A quoi sert cette correspondance ? A nous permettre de nous représenter mieux et de façon plus fine les *phases* d'un événement continu. La chose lui apparaît de prime abord fort séduisante ! Il y voit en effet la possibilité de discerner entre deux niveaux différents qui restaient précédemment mélangé, et donc séparément invisibles. Inversement, il prend conscience aussi que cette façon de voir les choses fixe artificiellement sous forme d'un 'état' statique ce qui existe en dehors des images de façon continue.

A partir de cette observation, WITTGENSTEIN va formuler cette idée fondamentale qu'il existe **d'un côté** ce qu'il appelle des "états de choses" qui apparaissent, subsistent, se transforment et disparaissent, et qu'il existe **d'un autre côté** des façons de se représenter ce qui se passe, et dont la *structure propre* est plus ou moins correspondante à la structure de ce qui se passe. Les niveaux des mots ne sont pas identiques aux niveaux des faits. Et pour symboliser cette *essentielle* différence de niveaux, WITTGENSTEIN énoncera <sup>8</sup> que :

**Ce qui peut être montré ne peut pas être dit.**

Il établit ainsi que les "états de choses" ne sont pas identiques à nos "représentations". Il y a là deux niveaux profondément différents que la logique interdit d'identifier, de mélanger ou de confondre.

Il y a quand même un lien entre les deux ; ce sera la structure du "jeu de langage" ou de la représentation. Et ce lien, cette relation, ne se trouve pas au même niveau que l'un et que l'autre.

Par exemple : si je **dis** : <<il pleut dans mon jardin>> et qu'en même temps, je le **vois** effectivement, je peux dire que la structure de ce que j'ai dit correspond à la structure de ce qui se passe. Mais ce que j'ai dit **n'est pas** l'événement silencieux que j'appelle "pluie" dès que j'ouvre la bouche, cet événement parfaitement silencieux que je connais, que je peux reconnaître lorsqu'il advient et qui peut me laisser trempé des pieds à la tête si j'ai oublié ce jour-là mon parapluie.

**Autrement dit, il existe une absolue différence entre ce qui se parle et ce qui se passe.**

---

<sup>8</sup> WITTGENSTEIN : *Tractatus Logico Philosophicus* 1922 (TLP-4.1212)

L'originalité et le génie de WITTGENSTEIN ont consisté à se demander ce qui pouvait bien **fonder** la **vérité** de ses façons de penser et de parler, autrement dit la cohérence entre ce qu'il ressentait, ce qu'il percevait, qu'il en disait, ce qu'il en pensait. Et à la suite, ce qui fondait une vérité scientifique. C'est ainsi qu'il est parvenu à cette frontière absolue : les mots s'arrêtent là où commencent les faits.

Cette intuition est tellement révolutionnaire que la culture ordinaire du XX<sup>ème</sup> siècle a complètement ignoré cette révélation, la laissant aux chercheurs scientifiques dont les techniques de pointe s'éloignent de plus en plus rapidement de la compréhension ordinaire.

Le principe de cette *absolue différence* étant posé, il manquait encore une étape importante dans cette histoire. Rappelez-vous... nous sommes partis de SHOPENHAUER, (1788>1860) qui analysait le principe de la connaissance comme fondé sur la volonté et la représentation. Pas un instant ce philosophe n'avait cherché à appliquer ses trouvailles à sa pensée personnelle. Son style restait trop général. Wittgenstein, en revanche, réussit le tour de force de passer au delà des mots. Il restait une étape importante à réaliser : le passage de la 'théorisation philosophique' à la gestion des affaires humaines.

ALFRED KORZYBSKI  
(1879 >1950)

C'est KORZYBSKI, l'inventeur de la Sémantique Générale, qui va réussir à le faire, à partir de ses dimensions personnelles : la logique des ingénieurs, la psychologie des conditionnements et la recherche mathématique.

A la suite de tous ceux que nous venons d'évoquer, une partie de sa réflexion d'origine<sup>9</sup> a consisté à se demander pourquoi et comment les langages mathématiques, techniques et scientifiques sont adaptés à leur objet, alors que nos langages courants et ordinaires ne le sont pas. Et à partir de la distinction que WITTGENSTEIN avait faite lui aussi entre les niveaux verbaux et les niveaux silencieux, il trouva une différence de structure entre ces deux systèmes de représentation.

Dans les langages dits scientifiques, un mot précis (et non pas deux) désigne une chose précise (et non pas deux) dans un contexte précis (et non pas deux). C'est pour cette raison que les langages mathématiques, techniques et scientifiques permettent de fabriquer des ponts qui portent, des fusées qui fusent, des trains qui traînent, des médicaments qui médiquent et plus généralement des électrons qui molléculent de façons repérables, représentables et même prévisibles à travers notamment les outils physiques et mathématiques.

---

<sup>9</sup> KORZYBSKI : *Manhood of Humanity* 1921

*A contrario*, (c'est à dire par raisonnement logique inversé), lorsque nous observons notre langage courant (c'est à dire celui des affaires non techniques et non scientifiques) autrement appelé le langage des affaires humaines, il se révèle la plupart du temps aléatoire, imprécis, imprévisible. Et nos actions d'existence ordinaires se révèlent également aléatoires, imprécises, imprévisibles... La corrélation entre ces deux observations ne pouvait pas être évitée.

Tout ce qui a précédé, plus ses intuitions personnelles, l'amènent à formuler cette observation que nous sommes peut-être les inventeurs de nos façons de parler, mais qu'en retour, nos façons de parler nous conditionnent de façon aussi puissante qu'inconscientes ! Si mon langage est confus, mes actions le seront aussi *et inversement*. Il y a un problème de **cohérence de structure** entre les mots et les actes. Lorsque je ne différencie pas les mots de ce qu'ils représentent, je méconnais leur absolue différence essentielle.

L'idée fondatrice de la Sémantique **Générale** se trouve là : plus généralement et par extension, il ne s'agit pas seulement de travailler le rapport entre les mots et ce qu'ils veulent dire.<sup>10</sup> Il s'agit de travailler la question d'une façon beaucoup plus générale parce que le langage courant ne constitue *qu'une partie seulement* de nos systèmes de représentations. Il y en a beaucoup d'autres !

L'univers des mots, les langages parlés, en résumé, le monde verbal : c'est la partie émergée de l'iceberg. La partie immergée est beaucoup plus importante et elle est constituée par l'ensemble des systèmes de représentations non-verbales.

**Les représentations non-verbales** ? Nous sommes là dans un vocabulaire d'épistémologues accessible aux philosophes, à certains scientifiques, linguistes et psychologues. Et en français courant, de quoi s'agit-il ? Il s'agit de nos sensations, de nos émotions, de nos sentiments, de nos pensées, etc., autrement dit, du fonctionnement le plus fondamental de notre existence qui n'a heureusement pas besoin des mots pour fonctionner aux niveaux non-verbaux !

Le créateur de la Sémantique Générale va donc reprendre la formule de WITTGENSTEIN à sa façon pour lui donner la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. L'idée fondamentale que « ce qui se passe n'est pas ce qui se parle » va devenir<sup>11</sup>:

UNE CARTE N'EST PAS LE TERRITOIRE QU'ELLE REPRÉSENTE

Cette **prémisse** a une vocation fonctionnelle, celle de nous rappeler que chaque fois que nous identifions ce qui se parle et ce qui se passe, (autrement dit une carte

<sup>10</sup> La discipline existe déjà : il s'agit de la sémantique linguistique, extension des travaux de F. de Saussure. La sémantique linguistique n'a pas vocation à s'intéresser à ce qui se passe aux niveaux non verbaux. Elle travaille sur la signification du contenu du signe.

<sup>11</sup> KORZYBSKI : *Science & Sanity*, 1933

et le territoire qu'elle représente), nous entrons directement dans la confusion ; notre langage ne nous permet tout simplement pas de nous représenter *correctement* la réalité qui existe en dehors du langage.

Autrement dit, lorsque notre langage identifie les niveaux verbaux et les niveaux silencieux, cette identification produit de la confusion. Nous sommes loin de Max PLANCK et de son doute généralisé sur la possibilité ou non de percevoir « la réalité absolue ». L'idée de KORZYBSKI apparaît comme étant beaucoup plus précise : Il y a des relations de structure entre **mon** langage ordinaire en particulier et ce qui se passe en particulier dans les faits. Dans ces conditions, quelle est donc la structure linguistique qui fabrique la confusion, l'amalgame, le mélange, l'égalité, la non-différenciation ?

Si la théorie est juste, je devrais la retrouver dans mon langage courant... Autrement dit, quel mot produit cette identification ? Le verbe « Etre » bien sûr, présent dans N'EST PAS ! Pour comprendre cette histoire d'identification, Korzybski a du aller rechercher les trois lois fondamentales de la pensée d'Aristote : et voici ce qu'il en dit :

Ainsi nous avons quatre différents "est".

- |                            |   |                                       |
|----------------------------|---|---------------------------------------|
| 1) le "Est" auxiliaire.    |   | "Il <b>est</b> en train de pleuvoir". |
| 2) le "Est" d'existence.   | (qui manifeste <u>verbalement</u> l'essence)      | «Je <b>suis</b> ».                    |
| 3) le "Est" de prédication | (sujet, verbe, adjectif)                          | " Joséphine <b>est</b> auvergnate ".  |
| 4) le "Est" d'identité     | (sujet <sub>1</sub> , verbe, sujet <sub>2</sub> ) | " La rose <b>est</b> une fleur".      |

Nous avons 4 "est" entièrement **différents** et pourtant nous n'avons qu'un seul mot pour les désigner. C'est pourquoi nous faisons erreur après erreur. Le "est" de **prédication** au niveau du sens et le "est" de l'**identité** **sont toujours, invariablement, faux par rapport aux faits.**

Quand nous disons "Joséphine est auvergnate", notre langage n'est **pas similaire** aux faits, Notre façon de parler falsifie les faits. Le caractère "auvergnat" vient de nos façons de parler-penser, de notre savoir, etc. et nous avons dit que le caractère « auvergnat » était dans Joséphine. Il s'agit bien d'une déclaration fautive par rapport aux faits. Cette façon de parler fabrique de la confusion autant pour qui énonce cette phrase que pour qui l'entend.

Si nous disons, "La rose **est** rouge", ceci n'est pas correct. Dans la rose, nous trouvons seulement des vibrations électromagnétiques, pas de la "rougeur". Ceci s'applique à toutes les perceptions des "sens". Vous ne pouvez pas dire que « le sucre "est" sucré ». Tout cela est dans notre savoir, pas dans la rose ni dans le sucre. Alors quand nous parlons comme si [la douceur] *était* dans le sucre, [la couleur] dans la rose et [la bretonnité] dans Joséphine, c'est faux par rapport aux faits.

Qu'en est-il du "est" de l'identité ? "Une rose **est** une fleur". Comment une rose en particulier peut-elle *être* une fleur en général ? Toutes les fleurs ne sont pas des roses et toutes les roses ne sont pas des fleurs. Les catégories et les caractéristiques qui s'appliquent au mot [rose] ne sont pas les mêmes que celles qui s'appliquent au mot [fleur]. Cette déclaration fautive par rapport aux faits fabrique de la confusion autant pour qui énonce cette phrase que pour qui l'entend.

Ignorer *l'emploi juste* de ces 4 "est" entièrement différents conduit souvent à des catastrophes. En être conscient évite

bien des ennuis ! <sup>12</sup>

Alors ? Est-ce l'identité qui se trouve à la racine de la confusion ? Une fois encore, la question posée de cette façon est 'mal' posée, ce qui veut dire que sa *forme* ne permet pas d'y répondre. Faisons un petit détour rapide par l'étymologie :

### *Id-enti-fier*

#### *Id*

Cette racine latine se retrouve en français courant dans *I-dem*, qui signifie le même

#### *enti*

Les étymologues rédacteurs du Robert Etymologique estiment que **le participe présent du verbe « être »**, '*essens*' a probablement été inventé par Cicéron pour traduire le grec *ousia* qui signifie substance, et *ontos*, qui signifie quelque chose comme nature propre. Ont pu ensuite être créés et utilisés les termes : *es-sentia* : l'essence, *ab-sentia* : absence, *prae-sentia* : présence,

Id (cela-même) – ent (*ens*=étant) – ficare (faire)

signifie

faire être cela – le même

**Nous confondons** la plupart du temps **le sens premier** des verbes **Etre** et **Exister**. Or nous avons affaire à deux termes qui **s'opposent** l'un à l'autre. Jugez plutôt :

#### *Exister > existence*

Dérivé de la racine latine *Stare*, se tenir debout, et de *Sistere*, placer, mettre.

D'où les termes: assister, se désister, insister, persister, résister, subsister et enfin

Ex-sistere : sortir de, se manifester, > exister

Ex-sistencia : existence.

Le mot « essence » désigne ce qui ne se voit pas, tout ce qui est de l'ordre de la nature propre subtile de quelque chose ou de quelqu'un.

Le mot « existence » désigne au contraire tout ce qui se voit, qui s'exprime et se manifeste.

Le mot « Identité » renvoie à un concept. Autrement dit, qui est de l'ordre de l'« essence ».

Le mot « identification » renvoie à une fabrication, qui est de l'ordre d'une manifestation.

<sup>12</sup> (D'après Alfred Korzybski : Séminaire à Olivet College en 1937.)

\*

KORZYBSKI a montré que notre langage courant *ne fonctionne pas* d'une façon qui permette d'éviter les confusions. Au contraire, le 'est' de prédication et le 'est' d'identité amènent directement et inconsciemment à confondre les sens de « être » et de « exister ».

En terme de résultat de la confusion, c'est un peu comme si nous mettions un signe égale (autrement dit identité mathématique absolue : tous les aspects de l'un sont identiques aux aspects de l'autre) entre la pensée de Jean Paul SARTRE et celle de JEAN PAUL II ! Avec tout ce que cela implique !

Ce constat amena KORZYBSKI à passer au peigne fin les structures d'emploi du langage courant et à découvrir plusieurs autres sources d'erreur et de confusions (non traitées ici ce soir). A la suite, il découvrit également que ce fameux langage courant non seulement produisant des erreurs, mais encore plus, conditionnait nos perceptions du monde (et nos représentations) dans des proportions considérables. Très pragmatique, il en conclut que nous éviterions beaucoup d'erreurs et d'ennuis dans nos affaires humaines *en mettant simplement de l'ordre* dans notre emploi du langage courant, et *en cessant* tout simplement de fabriquer de la confusion.

**Autrement dit et en résumé, si je veux m'adapter à mes environnements de façon harmonieuse, j'ai intérêt à ordonner l'ensemble de mes processus de connaissance et de représentation de façon à ne pas rajouter de la confusion à ce qui existe déjà en dehors de moi.**

Déblayer, alléger, assainir, ordonner ; ensuite, (et c'en sera une conséquence directe) ce qui reste à faire pourra être fait mieux et plus simplement. Nous avons là une dynamique très particulière qui consiste d'abord à laisser advenir ce qui se passe en cessant de faire ce qui ne doit pas être fait, et de voir ensuite comment un nouvel état de conscience plus adapté et actualisé pourra s'exprimer.

CARL GUSTAV JUNG  
(1875 > 1961)

Quel rapport tout ce que je viens de raconter peut bien avoir avec C.G. JUNG ? En apparence, nous sommes bien loin de la psychologie des profondeurs... Analyse faite des biographies existantes et des écrits de l'un et de l'autre, je fais l'hypothèse que KORZYBSKI ne s'est pas intéressé aux travaux des psychanalystes en général, ni

à ceux de Jung en particulier, pas plus qu'il ne s'est intéressé à l'Orient en général ou au bouddhisme en particulier. Quant à JUNG il a peut-être entendu parler de ceux de KORZYBSKI, ce dernier étant né 4 ans seulement après lui, mais rien ne me permet de l'affirmer.

Pour cette partie de l'exposé, puisque nous sommes dans un contexte de psychologues, j'ai choisi à dessein de n'utiliser que des citations directes de Jung pour que vous puissiez les entendre dans le contexte épistémologique que j'ai développé jusqu'à présent. Le symbole [>] veut dire qu'une partie de texte a été sautée pour ne garder que ce qui est nécessaire ici.

### D'abord, Jung ne fait de la médecine qu'à titre secondaire.

Il me faut mettre le lecteur en garde contre un malentendu essentiel dont il est souvent victime, et en particulier s'il est médecin. Je ne sais pour quel motif, mais j'ai souvent constaté que ces derniers présupposent presque toujours que mes écrits sont uniquement consacrés à mes méthodes thérapeutiques. C'est là une grossière erreur. Mes ouvrages sont consacrés à la psychologie dans l'acception la plus large du terme. <sup>13</sup>

### Une première limite de l'esprit : les représentations verbales

La psychologie traite toutes les exigences et toutes les affirmations métaphysiques comme des phénomènes de l'esprit, et les considère comme des *propositions* <sup>14</sup> sur l'esprit et sa structure ayant leur origine en dernière instance dans certaines dispositions inconscientes. [>] Nous ne disposons pas des moyens intellectuels pour vérifier si cette attitude est vraie ou fausse. [>] C'est pourquoi la psychologie suppose que l'esprit ne peut rien vérifier ni prouver qui dépasse ses limites. <sup>15</sup>

### Une autre limite de l'esprit : Le processus de la projection

En reconnaissant les limites imposées à notre esprit, nous faisons par conséquent preuve de bon sens. J'admet que cela représente un certain sacrifice d'abandonner le monde merveilleux dans lequel vivent et évoluent des objets et des êtres créés par l'esprit. C'est le monde du primitif ou même des objets inanimés sont doués de force vivante, salutaire, magique, par laquelle ils communiquent avec nous et nous avec eux. (cf. Le concept de participation mystique de LEVY-BRUHL)

<sup>13</sup> Dialectique du Moi et de l'Inconscient, 1933.

<sup>14</sup> Le terme *proposition* est employé ici dans le même sens que Wittgenstein à savoir: « une construction verbale qui est proposée pour rendre compte d'une réalité qui n'est pas du domaine des mots.

<sup>15</sup> Celle-ci et toutes les citations suivantes : Commentaire du « Livre tibétain de la Grande Délivrance » 1939

Tôt ou tard, nous devons comprendre que **leur puissance est au fond la nôtre, et leur importance, notre projection.** La théorie de la connaissance n'est que le dernier pas qui nous fait sortir de l'enfance de l'humanité [>].

### L'esprit et ses représentations sont interdépendants

La structure de l'esprit détermine nos affirmations sur les problèmes métaphysiques. Par ailleurs, nous avons compris que l'intellect n'est pas un *être en soi* (*ens per se*) ou une fonction indépendante, mais une fonction psychique qui dépend de la nature de la psyché dans son ensemble. Une affirmation philosophique est le produit d'une personnalité déterminée, vivant en un temps déterminé à un endroit déterminé. Elle ne résulte pas d'un processus purement logique et impersonnel. [>]

Toute pensée, tout sentiment et toute perception se composent d'images, et le monde n'existe que pour autant que nous sommes capables d'en produire une image (autrement dit, une représentation, cf Schopenhauer, Planck, etc.). Et nous sommes si profondément impressionnés par le fait de notre captivité et de notre limitation à l'intérieur de la psyché que nous sommes prêts à accepter l'existence de choses<sup>16</sup> inconnues dans la psyché ; nous les appelons « l'inconscient »<sup>11</sup>.

### Extraversion et introversion conditionnent la connaissance

---

<sup>16</sup> je n'ai pas recherché dans l'édition allemande des *Gesammelt Werke* si le mot employé par Jung est bien « chose », (à savoir *Dingen*). Qu'il s'agisse ou non d'une question de traduction, nous avons dans cette traduction en français un exemple frappant de la pathologie de **l'objectification**, très fréquente du langage courant. Il s'agit du processus inconscient qui consiste à confondre un concept et un objet, un adjectif qualificatif avec un substantif. Quel genre « d'objet » peut-on trouver dans la psyché ? ( ! )

En ce qui concerne le mot « inconscient », rien ne permet de discerner s'il s'agit d'un concept, d'un espace, d'un champ, d'un objet ou d'une personnalité, d'un état ou d'un processus, d'un substantif ou d'un qualificatif. Il peut très bien s'agir du processus pathologique inverse de **la personnification**, à l'œuvre par exemple dans la théorie de la participation mystique déjà citée ou de **la personnalité mana**, autrement dit la charge énergétique qui peut se trouver projetée sur une image archétypique interne ou externe ou même un individu vivant. Mais ce processus de personnification est à l'œuvre aussi dans certains emplois des mots : La République, La France, la Justice, le Respect, la Dignité, la Finance, la Maladie, la Liberté, etc.,

Jung était conscient du problème et il s'en est expliqué plusieurs fois, par exemple ici dans *La Dialectique du Moi et de l'Inconscient*: « Le lecteur trouvera peut-être comique que je parle de l'inconscient comme s'il était une personne. Loin de moi pourtant l'idée de vouloir accréditer le préjugé que je considère l'inconscient comme une entité personnelle. L'inconscient est un ensemble de processus naturels qui sont situés par delà le plan personnel et humain. Seule notre conscience est 'personnelle'. » Il ne faut pas sous-estimer ce piège. Si nos façons de parler confondent le substantif et l'adjectif qualificatif, la probabilité est très forte pour que la confusion se produise aussi aux niveaux silencieux et inconscients.

L'Occident chrétien fait aujourd'hui (1937) la découverte de l'introversion et de la capacité d'auto-libération qui fait la particularité de l'esprit oriental. Nous ne pourrions pas nous lancer dans cette aventure exigeante (de découvrir l'âme inconsciente et ses valeurs d'autofécondation interne) avant d'avoir appris à agir sans orgueil intellectuel et sans aplomb blasphématoire.

### L'esprit : fonction de la psyché et principe cosmique

La psychologie occidentale connaît l'esprit en tant que fonction intellectuelle de la psyché. C'est la *mentalité* d'un individu. [ > ] En orient, l'esprit est un principe cosmique, l'essence même de l'être, tandis que nous autres occidentaux avons découvert que l'esprit est la condition indispensable de la connaissance et donc aussi du monde en tant que représentation.

### Le moi et la conscience

Le terme oriental qui correspond à celui de « *mind* » se rapproche de notre « inconscient », tandis que notre concept d' « esprit » est plus ou moins identique à « conscience ». Pour nous, la conscience est impensable sans un moi. S'il n'existe aucun moi, il n'y a personne qui puisse prendre conscience de quoi que ce soit.

### Le processus de perception est à la base de la connaissance:

L'attitude introvertie est caractérisée par les données a priori de l'aperception. 1°) la phase de la perception de l'objet, 2°) la phase de l'assimilation de la perception à l'image ou au concept déjà existants, grâce auxquels l'objet est « compris ». La psyché n'est pas une non-entité dépourvue de toute qualité. Elle est un système déterminé, constitué de conditions déterminées, et elle réagit de façon spécifique.

Toute représentation nouvelle (perception, pensée spontanée, etc..) suscite des associations dues à la mémoire. Ces associations jaillissent immédiatement dans la conscience et produisent l'image complexe d'une impression, bien qu'il s'agisse là d'une interprétation. J'appelle « facteur subjectif » la disposition inconsciente dont dépend la qualité de l'impression. Il mérite d'être qualifié de subjectif, car une première impression exclut presque toujours l'objectivité. En règle générale, un processus plutôt laborieux de vérification, d'analyse et de comparaison est nécessaire pour modérer et adapter les réactions immédiates du facteur subjectif.

### Expressions visibles de conditionnements inconscients

La psyché assimile les faits extérieurs à sa manière, qui s'appuie en dernière instance sur les lois ou les formes fondamentales de l'aperception. A

un niveau primitif, les hommes craignent les sorciers ; au niveau moderne, nous observons les microbes avec inquiétude. Là, tout le monde croit aux esprits ; ici, aux vitamines. Autrefois, les hommes étaient possédés des démons ; aujourd'hui, ils ne sont pas moins possédés des idées, etc.,

### La fonction transcendante

Rien dans notre religion (occidentale) ne corrobore l'idée (orientale, bouddhiste et tibétaine) de la faculté de l'esprit à se libérer lui-même ; mais la psychologie analytique <sup>17</sup> (celle de Jung) envisage la possibilité selon laquelle certains processus inconscients *compensent* par leur symbolisme les insuffisances et la confusion de l'attitude consciente. Lorsque ces compensations inconscientes sont rendues conscientes par la technique analytique elles apportent un tel changement à l'attitude consciente que nous sommes en droit de parler d'un niveau de conscience supérieur.

Dans des conditions normales, tout conflit incite la psyché à agir de manière à trouver la solution la plus satisfaisante. [ > ] En occident, le point de vue conscient l'emporte arbitrairement sur l'inconscient, car le préjugé veut que tout ce qui vient de l'intérieur passe pour inférieur ou suspect. Mais dans (la méthode de méditation orientale exposée ici) on est convenu que les éléments apparemment dissonants et incompréhensibles ne doivent pas être de nouveau refoulés, et que le conflit doit être accepté et supporté.

Au premier abord, aucune solution ne paraît possible et il faut patiemment accepter ce fait. La suspension qui résulte de cette situation provoque une « constellation » de l'inconscient. En d'autres termes, l'ajournement conscient suscite une nouvelle réaction compensatrice dans l'inconscient. Cette réaction (elle se manifeste généralement dans des rêves) est alors à son tour rendue consciente. Ainsi la conscience est confrontée à un nouvel aspect de la psyché, ce qui pose un autre problème ou modifie de façon inattendue un problème déjà existant. Cette procédure continue jusqu'à ce que le conflit primitif ait trouvé une solution satisfaisante.

On appelle tout ce processus « la fonction transcendante » . C'est à la fois un *processus* et une *méthode*. La production de compensations inconscientes est un processus spontané ; la réalisation consciente est une méthode. On appelle cette fonction « transcendante » parce qu'elle permet, grâce à la confrontation réciproque de termes opposés, de passer d'un état psychique à un autre.

\*

---

<sup>17</sup> Le texte dit : « mais une forme très moderne de la psychologie – la psychologie analytique ou complexe » etc., (Je pense que cette formulation rejoint toutes celles dans lesquelles Jung fait allusion à des systèmes trop simples et réducteurs tels que ceux de Freud, par exemple, ce pour quoi il considère que sa psychologie *doit* être considérée comme complexe.

Le livre <sup>18</sup> d'où j'ai extrait ces passages, réunit plusieurs articles, lettres et commentaires à propos de ce qui a fasciné C.G. JUNG dans sa découverte du yoga, puis du bouddhisme.

Il s'agit effectivement d'un processus d'intériorisation typique, mais contrairement à ce que peut parfois laisser supposer JUNG, « Tout l'Orient » ne fonctionne pas de cette façon. Pas plus que « Tout l'Occident » ne fonctionne sur les textes de St Jean de La Croix ou de Ste Thérèse d'Avila.

A travers les textes orientaux qu'il a commentés, et qui constituent des modes d'emploi de la Réalisation au sens bouddhiste du terme, j'ai perçu comme une sorte de regret chez JUNG, celui de ne pas avoir le temps de comprendre à quel point tout ce qu'il avait construit par observation et introversion personnelle rejoignait la psycho-philosophie bouddhiste, dans ses développements zen et tibétain en particulier.

Le système de JUNG repose sur un concept clé qu'il a appelé « processus d'individuation ». Le terme *processus* renvoie à une dynamique vivante, évidemment. Quant au terme *individuation*, il réclame quelques explications :

« En Philosophie, le terme « individualité » est synonyme d'individu, mais il en marque plus nettement le caractère propre et il s'applique soit aux êtres vivants pour désigner leur unité, leur organisation ou leur existence distincte, soit plus particulièrement aux humains pour désigner leur personnalité sociale ». <sup>19</sup>

Le terme individu s'oppose au terme collectif, aussi bien que individualité s'oppose à collectivité. Ces oppositions se situent clairement sur des registres de la Psychologie Sociale et du Droit.

Le terme *individuation* a été emprunté par JUNG aux scholastiques (écoles ecclésiastiques et universités d'Europe entre le 9<sup>ème</sup> et le 17<sup>ème</sup> siècle) qui sur la lignée SOCRATE-ARISTOTE en avaient fait un principe. Quittant le concept de *principe*, JUNG désigne ainsi le *processus* par lequel l'individu se construit ou se réalise en tant qu'être singulier et en se différenciant du collectif et des caractères génériques de l'espèce. Il s'agit de « *devenir individu, et dans la mesure où nous comprenons par individualité notre caractère unique, incomparable, dernier, venir à son propre moi* » <sup>20</sup>

Mais comment faire ? Il me semble que le *modus operandi* du processus d'individuation peut être schématisé de la façon suivante :

---

<sup>18</sup> Psychologie et Orientalisme, Albin Michel

<sup>19</sup> Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines, Armand Colin

<sup>20</sup> Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines, Armand Colin

1°) D'abord et avant tout, cesser d'essayer de faire ce qui ne peut l'être et cesser en même temps de générer des comportements mal adaptés et mal heureux. Cette phase de l'opération s'appelle **lâcher prise**. Elle correspond à admettre l'échec des comportements précédents et la possibilité d'en changer. Elle constitue un préalable au processus d'intériorisation. L'idée de lâcher prise envers les contextes extérieurs, d'abandonner la volonté de maîtriser le monde et de le plier à ses désirs, rejoint et fonde celle d'un travail intérieur sans violence, par simple cessation du combat. <sup>21</sup>

2°) Observer qu'un individu n'existe pas sans ses environnements et qu'il en est interdépendant. Observer qu'il existe des environnements externes (les objets de l'attention), et environnements internes (les modalités de l'aperception) et qu'ils sont interdépendants entre eux. Observer qu'il est possible de trouver des correspondances entre les événements du 'dehors' et ce qui se passe 'dedans'. (*Plan de l'objet versus plan du sujet* dans l'analyse des rêves et en mythanalyse). Cette phase de l'opération s'appelle chez JUNG **la constitution de la fonction symbolique**.

3°) A la suite, le **processus d'intériorisation** peut se poursuivre par désinvestissement énergétique progressif du « monde extérieur », qui était précédemment trop fascinant et sur lequel tous les 'fonctionnements internes se trouvaient projetés comme sur un écran de cinéma. Ce désinvestissement énergétique se manifeste par le retrait progressif des projections au profit de l'examen des processus internes précédemment inconscients et qui accèdent à la conscience.

4°) A quelle occasion peut se faire cet examen ? Tout simplement à l'occasion de n'importe quel conflit qui se présente dans la vie courante, et il existe suffisamment d'occasions pour qu'il n'y ait pas besoin d'en développer d'autres. Chaque conflit mobilise certains aspects de la personnalité et pas tous. La psyché inconsciente se met alors çà jouer sa propre partition autonome, (rêves, actes manqués, somatisations, etc.) en réaction (et compensation) aux décisions qui résultent des sentiments et des jugements de valeurs dits 'conscients'. L'organisation mentale ordinaire se trouve alors partagée entre ces aspects conscients et inconscients. J'appelle cette phase de l'utilisation de la fonction symbolique en intériorisation la **reconnaissance des opposés**.

5°) Le 'but' de cette reconnaissance des opposés, (conscient et inconscient) consiste à placer le sujet dans un **état de conscience** particulier qui relève **d'une observation et d'une contemplation non impliquée et non-agissante**. Il s'agit de n'être ni l'un, ni l'autre. mais de laisser coexister en conscience ces aspects apparemment opposés jusqu'à ce qu'une transformation se produise, qu'il n'est pas besoin de chercher à provoquer, qu'il suffit d'attendre. **Laisser advenir**.

---

<sup>21</sup> Texte publié en Suisse et en 1933. Les contextes extérieurs n'allaient pas dans le même sens....

6°) « *Du fait de sa participation active* » (non impliquée et non volontariste) le sujet se mêle aux processus inconscients et il en devient détenteur en se laissant pénétrer et saisir par eux. Ainsi il relie en lui les plans inconscients. Cette dialectique du moi et de l'inconscient <sup>22</sup> provoque un mouvement ascensionnel, .../... une métamorphose .../... et la naissance de « l'esprit subtil » (au sens alchimique du terme) Telle est la **fonction transcendante** qui naît de la conjonction des facteurs opposés. »

J'ai pris soin de résumer quelque temps forts qui marquent cette logique de transformation aux fins de montrer quelques originalités essentielles de JUNG. Il me semble que :

1°) JUNG a fonctionné en épistémologue et sur la base d'une méthodologie scientifique avant toute autre chose. Nous avons vu comment il considérait ses différentes études, activités comme des aspects de recherche sur la théorie de la connaissance.

2°) Dans la même veine, il dit tout aussi clairement (voir texte précité en note 13) que la dimension thérapeutique de ses travaux était *secondaire* par rapport à la primauté du processus d'individuation. Autrement dit, la psychologie des profondeurs est destinée d'abord à des gens considérés comme « bien portants » et à qui il arrive « d'aller mal ».

3°) La troisième originalité a consisté à rejoindre M. ELIADE, K. DURKHEIM et les anthropologues sur la désacralisation du discours à propos du « fait religieux » en posant en principe que toutes les activités religieuses pouvaient, elles aussi, être considérées comme des phénomènes mentaux et sociaux et à ce titre, étudiées avec la rigueur et la méthodologie scientifiques appropriées.

4°) La quatrième porte sur cette notion d'individuation conçue comme un processus par lequel un individu (au départ, abstraction mathématique neutre) peut développer son humanité (être vivant dans des environnements de relations) en se dégageant progressivement des conditionnements, engrammes, mémoires et héritages (innés et/ou acquis, génétiques et/ou culturels) de toute nature.

Comme chez KORZYBSKI, il s'agit d'un progrès de conscience qui n'a pas vocation à rajouter de la complexité et des conflits dans l'extérieur des choses, mais plutôt à les simplifier. Ce que je disais à propos de la Sémantique Générale s'applique également ici, mais les mêmes mots ont d'autres arrières plans contextes ; je vous rappelle la formulation :

Déblayer, alléger, assainir, ordonner ; ensuite, (et c'en sera une conséquence directe) ce qui reste à faire pourra être fait mieux et plus simplement. Nous avons là une dynamique très particulière qui consiste d'abord à laisser advenir ce qui se passe en cessant de faire ce qui ne doit pas être fait, et de voir ensuite comment un nouvel état de conscience plus adapté et actualisé pourra s'exprimer.

<sup>22</sup> JUNG : *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Gallimard, 1964

## L'IDENTITÉ ET LE 'MOI' EN SYSTÈME BOUDDHISTE

(500 av.J.C. )

Quelles que soient les apparences, je ne perds pas de vue notre sujet. Lorsque nous parlons d'identité, de quoi parlons-nous ? Autrement dit, à *quel niveau de connaissance* parlons-nous ?

JUNG a travaillé sur une réalité psychique qu'il a appelée « le ' Soi' ». Dans la seconde partie de sa vie, il a été littéralement fasciné par l'orient, et cette fascination s'est alimentée d'un sérieux problème de vocabulaire et de représentation. J'aimerais vous donner une courte idée de la façon dont ce que nous appelons « l'Orient » est capable de travailler la question du « 'Soi' » en me limitant aux *seules* écoles bouddhistes dont JUNG a fait référence..

D'abord, l'expérience personnelle et l'enseignement du Bouddha reposent sur la **méditation**. Il s'agit d'une **méthode pratique d'intériorisation**. L'observation des phénomènes mentaux est rendue possible au moyen de réglages précis (de conscience et d'attention) associés à un entraînement répétitif à ce retournement de l'attention qui est dirigée vers l'intérieur.<sup>23</sup>

A l'issue de sa pratique, le Bouddha historique est arrivé à la conclusion qu'il existe bien une '**réalité ultime**' indépendante de nous. En ce qui nous concerne, nous n'avons de cette réalité 'ultime' que des représentations des '**réalités relatives**', et dépendantes d'une foule de conditions extérieures et de conditionnements intérieurs. C'est ce qu'il appelle **l'existence conditionnée**. Tous ces conditionnements sont considérés comme des '**voiles d'ignorance**' qui empilés les uns sur les autres, obscurcissent la conscience individuelle et l'empêchent de « **voir la Claire Lumière** ».

Pour entrer en contact avec cette fameuse réalité 'ultime', il faut faire le travail d'ôter un par un ces voiles d'ignorance. Moins il y a d'ignorance, plus il y a de la conscience. Vous souvenez-vous de cette phrase qui concluait mon exposé sur KORZYBSKI et sur JUNG ?

Déblayer, alléger, assainir, ordonner ; ensuite, (et c'en sera une conséquence directe) ce qui reste à faire pourra être fait mieux et plus simplement. Nous avons là une dynamique très particulière qui consiste d'abord à laisser advenir ce qui se passe en cessant de faire ce qui ne doit pas être fait, et de voir ensuite comment un nouvel état de conscience plus adapté et actualisé pourra s'exprimer.

Même s'il a des conséquences importantes à l'extérieur, il s'agit d'un travail intérieur de compréhension et de transformation. La transformation repose sur trois facteurs extérieurs visibles : la relation avec un Maître, l'étude des textes et la

<sup>23</sup> c'est le sujet même du livre « le Mystère de la Fleur d'Or » de Tüing Ping Lü, commenté par JUNG et R.WILHELM en 1928

pratique personnelle. De cette pratique est née une 'description du monde' <sup>24</sup> qui présente tous les caractères d'une épistémologie scientifique et psychologique au sens où nous pouvons la concevoir aujourd'hui <sup>2003</sup>. En voici une synthèse rapide :

Tous les phénomènes et événements physiques et psychiques sont classés dans 5 ensembles, catégories ou **agrégats** ; le nom sanscrit correspondant est *skandas*, et il signifie *les cuirasses* ! <sup>25</sup>

**LES FORMES** : cet agrégat inclut tous les fonctionnements du corps et tous les phénomènes d'ordre physique normalement perceptibles (les 4 autres concernent les phénomènes psychiques)

**LES SENSATIONS** : naissant de la rencontre, elles sont conçues comme des **relations** entre l'objet extérieur, la faculté sensorielle et la conscience qui permet de s'en apercevoir. Elles sont classées en 6 groupes : (visuelles, auditives, olfactives, gustatives, tactiles et 'mentales'). Elles sont associées à 3 sortes de sentiments (plaisant, désagréable ou neutre) et à 6 catégories (physiques, mentales, charnelles liées au désir physique, (et non charnelles), support d'attachement liées au désir pour les stimulants sensoriels, et les dernières libres de tout désir.

**LES PERCEPTIONS** : appelées aussi sentiments, ou notions. Elles désignent le système de représentation mentale dans sa fonction de saisie ou de préhension des caractères spécifiques des choses et des événements du monde. Elles ont pour caractéristiques de reconnaître, identifier et discerner les choses dont on fait l'expérience, et d'exprimer les choses vues entendues, conçues ainsi que celles dont on se souvient. Entre les 6 groupes recensés, j'en mentionnerai un particulièrement intéressant pour nous : les perceptions sans caractéristiques qui regroupent celles de quelqu'un qui *ignore le nom* d'un objet ou d'un événement, celles de l'espace non délimité et non mesurable et celles relatives à l'équanimité de ceux qui ont atteint l'état de bouddha.

**LES FORMATIONS KARMIQUES** : comprennent tous les conditionnements, automatismes habituels de pensée, de sentiment, de perception et d'action, innés ou acquis, conscients et inconscients, ainsi que tous les effets directs ou dérivés issus d'une volition impersonnelle ou d'une volonté personnelle ou préexistante à l'existence individuelle. C'est la puissance des forces du passé créatrices des conditions présentes.

**LA CONSCIENCE** : est l'instance qui réunit les informations de tous les autres agrégats. Elle est conçue comme le 'connaisseur' qui se place toujours dans la perceptive dualiste du « connaisseur sujet » de l'expérience qui prend conscience d'un « objet ». Selon la nature de son 'objet', elle peut se manifester sous l'un de

---

<sup>24</sup> Dictionnaire encyclopédique du Bouddhisme, Le Seuil, 2001.

<sup>25</sup> L'idée de « cuirasses » (indoue) rejoint celle (tibétaine) de « pétrification mentale » et de « sclérose des catégories » en SG.

ses 6 modes de conscience sensorielles, les consciences de la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher et la conscience mentale.

Avec un indéniable privilège de l'ancienneté, le système bouddhiste me semble dépasser en complexité et en puissance de représentation des phénomènes mentaux tous les systèmes religieux, philosophiques, psychologiques et psychanalytiques existants. En ce qui concerne la seule question de l'identité, de l'existence d'un « moi », voici un résumé de quelques réflexions classiques :

Contrairement au système indou qui postule l'existence d'un « Soi » éternel et immuable, le système bouddhiste considère que la personne n'est pas une réalité évidente. En effet, il y a lieu de distinguer le « soi » des philosophes, (opinion théorique soutenue par les penseurs et n'affectant que leurs semblables) et le « **sentiment du moi** » irréfléchi, commun à tous les êtres, et qui produit spontanément les pensées de « je », « mon », « mien ». Mais, réfuter ce sentiment philosophique ne suffit pas à déraciner la *croiance* en ce *sentiment* du moi.

Il convient donc d'analyser ce « moi » inné sur la base des 5 agrégats précités dont nous déduisons à tort l'idée d'un « moi » permanent de la personne qui ne changerait pas tout au long de la vie et auquel nous nous identifions. Démonstration :

- Le moi n'est pas le corps, qui change ou peut même être amputé sans que le sentiment du moi disparaisse pour autant,
- Même s'il nous arrive de nous identifier à nos sentiments, ils se modifient d'un moment à l'autre et ne peuvent donc pas être considérés comme *le* moi.
- On ne peut pas non plus identifier le sentiment du moi aux perceptions variées et changeantes.
- Identifier le moi aux conditionnements karmiques seul paraît évidemment trop réducteur
- Faire du moi un seul produit de la conscience serait une hypothèse séduisante, mais la conscience est elle-même un produit composé, un agrégat de fonctionnements.
- Est-ce la réunion de tous ces différents éléments ensemble qui font du moi une totalité ? Répondre oui à cette question ne donne pas pour autant une forme expérimentale au moi.
- Y a-t-il une « essence », un fondement essentiel qui serait la base « absolue » du moi (*Idéale* au sens platonicien du terme) qui serait la base du moi tant dans sa globalité que dans ses parties ? Certes non ! Il s'agirait d'un concept universel, sans répondant dans le réel, dépourvu d'efficacité et donc dépourvu d'existence.

Il n'est donc pas possible de faire l'expérience et de trouver un « penseur » indépendant ou contrôlant le processus continu de pensée qui se décompose en instants de conscience successifs. Bien, me direz-vous. Et alors ? Quel est le résultat auquel ces brillants penseurs sont parvenus ? Eh bien la voici :

Dans ces conditions, **la continuité de la conscience apparaît comme une illusion**, comme l'est celle d'un film projeté sur un écran, où la continuité apparente n'est due qu'à ce que nous percevons du défilement à grande vitesse d'images séparées. Ce que nous appelons « le moi » n'est qu'une simple désignation nominale, qui ne correspond à aucune réalité expérimentale qui puisse être décrite d'une façon satisfaisante !

KORZYBSKI dirait : « la structure de la carte ne correspond pas à celle du territoire ». Il s'agit d'une représentation fautive par rapport aux faits. Il est donc possible qu'il s'agisse d'une carte sans territoire, et/ou éventuellement d'un territoire sans carte.

Ce n'est pas le seul problème que peut poser la psychologie bouddhiste à un esprit occidental normalement constitué qui dispose seulement d'une conscience et d'une attention. La représentation bouddhiste admet 6 attentions différentes, chacune se situant potentiellement à plusieurs niveaux de conscience différents, lesquels sont au nombre de 7.

Si nous essayons de nous représenter le système de façon géométrique, ces 6 attentions peuvent être vues comme des plans (horizontaux), chaque plan étant situé à l'un des 7 niveaux (verticaux) différents. Etant entendu que si nous en restons à une représentation seulement intellectuelle telle que celle que je suis en train d'exposer, cela ne présente aucun intérêt car le « chemin de dissipation des voiles » consiste à **expérimenter le fonctionnement de l'organisme comme un tout depuis l'intérieur** de façon à permettre *in fine* au méditant de relier chaque terme employé à une sensation, une perception, un ressenti, etc.,

**Autrement dit,  
pour être efficient,  
ce vocabulaire doit être relié à un vécu.**

En sanscrit, il existe un mot pour qualifier chaque différente perception possible du fonctionnement 'mental'. Par exemple, le terme « manas » en sanscrit correspond d'assez près, selon certains traducteurs, au mot « esprit » employé chez nous, en admettant que nous soyons capables de faire correspondre ce terme générique de façon précise avec notre expérience personnelle.

Notre système de perception 'occidental', presque exclusivement tourné vers l'observation des choses extérieures, apparaît singulièrement pauvre en matière de vocabulaire intérieur, faute d'avoir développé l'observation des phénomènes

internes de façon équivalente. Par exemple, le terme « observation » fait référence à un processus qui ne peut exister sans une 'articulation mentale' appropriée. Nous pouvons d'ailleurs observer que ce processus consomme une certaine quantité d'énergie, et manifestement, c'est le même qui fait aussi fonctionner les processus d'observation, d'attention et de conscience, mais aussi tous les processus dont nous avons parlé en termes de sensation, perception, représentation, pensée, conscience, formulation, etc., ? .

Vous sentez ce qui se passe ? Nous disposons d'un territoire 'interne', fonctionnel, observable, producteur de presque toute notre existence, et nous n'avons pas de nom pour le désigner, pas de terminologie pour en parler, pas de carte pour nous repérer dedans. C'est un 'endroit' auquel nous ne portons presque jamais attention probablement parce que nous supposons que cela va de soi. C'est le matériel livré d'origine et nous n'avons qu'à faire avec sans nous poser de question.

La tradition occidentale n'a pas théorisé cette observation, faute de moyens propres à observer l'intérieur, probablement. En revanche, la psychologie indoue a mis au point le terme d'ANTAHKARANA pour désigner ce dont je viens de parler. La traduction française du sanscrit donne quelque chose du genre : ORGANE INTERNE.

En psychologie, ce que nous (occidentaux) appelons un 'organe' est fortement teinté de médecine et/ou de physiologie, autrement dit, de ce qui peut se *voir* à la façon ordinaire. Le cœur, le foie, la rate, etc., sont appelés des organes. Pour comprendre cette idée d'ORGANE INTERNE, il faut simplement imaginer un **principe actif de fonctionnement** qui est chargé de gérer l'ensemble des fonctionnements internes, visibles et invisibles, psychologiques et physiologiques.

J'aimerais que vous observiez avec précision qu'avant que je ne prononce ces mots, il était possible de sentir 'quelque chose' sans avoir de mots pour en parler. Maintenant, nous disposons brusquement d'un mot pour en parler, soudain, tout se passe comme si quelque chose de nouveau se mettait à exister d'une façon telle que maintenant, il devient possible de travailler le sujet.

Dans notre façon ordinaire d'employer le langage courant, nous sommes piégés par un processus (d'autant plus efficace qu'il est inconscient, dirait JUNG) que j'exprimerais ainsi :

**Il n'y a pas de mot pour en parler, donc 'ça' n'existe pas.**

KORZYBSKI appelle cette configuration qu'il déclarait pathologique et pathogène « **inversion de l'ordre naturel d'évaluation** ». Il faut simplement comprendre que pour évaluer ce qui nous arrive, l'ordre naturel d'évaluation consiste à d'abord sentir de façon silencieuse et ensuite à parler. Nous expérimentons le territoire aux niveaux silencieux d'abord et ensuite, nous en parlons.

Mais notre façon d'employer le langage courant peut nous jouer des tours pendables. Il nous arrive même souvent d'inverser l'ordre naturel d'évaluation et de nous retrouver de parler très sérieusement de choses qui n'existent pas, de *concepts sans référents dans le réel*, comme le disait si bien Einstein. Et de cela, nous sommes la plupart du temps inconscients.<sup>26</sup>

### *Les Joies du langage courant*

#### ICI 'TOUT' N'EST QU'ERREUR, DÉSORDRE ET CONFUSION

Confondre un état et un processus, un concept avec une chose, confondre JE avec ME, confondre 'le conscient' et 'la conscience', confondre ON avec JE, confondre une supposition avec une certitude, confondre nos observations avec nos inférences, confondre les niveaux d'essence et d'existence, les niveaux verbaux et non verbaux, et j'en passe ! Telles sont les confusions ordinaires que produit l'emploi inconscient du langage courant.<sup>27</sup>

Et alors, me direz vous ? Eh bien, *nos habitudes et nos éducations nous enseignent à ignorer cette réalité* et nous sommes souvent les victimes directes et inconscientes de cette ignorance. Alfred KORZYBSKI a nommé auto-mystification, ou auto-illusion (en 1937) l'absence de conscience (c'est-à-dire l'ignorance) du processus de confusion. Les utilisateurs (que nous sommes) du 'langage courant' l'utilisent de façon automatique. Cette façon s'avère la plupart du temps inconsciente parce qu'elle fonctionne comme « une habitude qui a fait ses preuves et qu'il ne viendrait à l'idée de personne de remettre en question bêtement ».

Nous sommes censés *ne pas* observer nos habitudes et les laisser fonctionner sans nous en occuper, c'est à dire sans avoir conscience de leur fonctionnement. Ce genre d'attitude de principe alimente une 'articulation mentale' en principe bien connue des psycho-analystes, racine de tous les actes manqués du monde et qui s'appelle l'Aveuglement Spécifique.

Dans le "Vocabulaire des psychothérapies", ouvrage collectif publié en 1977 chez Fayard, nous trouvons cette définition signée du Docteur Denise Lyard : « *Formulée en 1950 par Roland CAHEN, la loi de l'aveuglement spécifique a été anticipée par la notion de scotomisation signalée par FREUD, JUNG, STECKEL, LAFORGUE* ».

En toute généralité, on pourrait dire que l'aveuglement spécifique désigne le mécanisme par lequel tel ou tel trait de caractère, de comportement, de jugement voire de fonctionnement n'est pas perçu, c'est-à-dire reconnu, par un sujet pour ce qui le concerne ou en ce qui concerne les autres proches ou lointains.

Monique LETERRIER, *L'aveuglement spécifique*, article non publié, 2001

<sup>26</sup> *La détermination ferme de se soumettre à l'expérience ne suffit pas ; il reste encore des hypothèses dangereuses ; d'abord et surtout, celles qui sont tacites et inconscientes. Puisque nous les faisons sans le savoir, nous ne sommes pas en mesure de les abandonner.* H. POINCARÉ

<sup>27</sup> En revanche, ceux qui utilisent sciemment ces confusions sont appelés escrocs, manipulateurs, etc.

Le problème que nous travaillons ensemble ce soir peut s'énoncer ainsi :

Notre métier de psycho-analyste utilise le langage courant de façon importante ; c'est même dans l'ordre le premier mode d'établissement de la relation analytique. Lorsque nous sommes à l'affût des défauts de cohérence de ce fameux langage courant avec les faits, nous les traitons alors en tant que symptômes de dysfonctionnements qui signalent qu'une énergétique reste ensuite à explorer... et à verbaliser.

Pour nommer les résultats de ces défauts de cohérence entre le langage et les faits, entre « carte » et « territoire » Korzybski a choisi le terme « trouble sémantique ». Un trouble du sens.

La psychologie des profondeurs, telle que je l'ai apprise, telle qu'elle m'a été enseignée et telle que je la connais, constitue pour moi la mise en place d'un processus de détection et d'observation des faits psychologiques qui amène à leur dénomination et à leur organisation dans un ensemble dynamique et évolutif. Pour ce faire, le système jungien dispose de son vocabulaire spécifique, (image archétypique, inconscient collectif, constellation psychique, fonction symbolique, fonction transcendante, etc.) qui est censé dénommer des expériences spécifiques et les organiser dans une compréhension cohérente.

C'est ce qui fait son intérêt et son originalité d'une part, et sa limite d'autre part, puisque le vocabulaire et les structures de pensée qui l'accompagnent finissent en retour par conditionner nos représentations. Lorsque ceci se produit, il est toujours alors possible de tomber dans la sclérose qui consiste à ne pouvoir regarder le monde ordinaire qu'à travers l'utilisation du langage et de la pensée spécifique. Le jargon professionnel peut alors *devenir* les lunettes de la réalité.

Mais lorsqu'une personne vient nous rencontrer dans la relation d'aide analytique et/ou thérapeutique, la plupart du temps, elle ne dispose pas de notre vocabulaire professionnel. Elle ne dispose que de notre mode d'existence favori, notre langage courant, et une bonne partie de nos échanges au cours de la relation analytique se fera de toutes façons avec l'aide de ce langage courant parce que c'est celui que nous avons appris à l'école et que, sauf extraordinaire, nous n'en connaissons pas d'autre.

Par définition, lorsque nous utilisons le langage courant, nous *croyons* qu'il est efficace sans nous poser de questions, alors même qu'il fabrique de la confusion en quantité industrielle. La structure de nos façons ordinaires de parler/penser contient une bonne douzaine de graves défauts de forme et de structure qui constituent des sources d'erreur importantes et répétées. De ces pièges, nous sommes la plupart du temps inconscients parce qu'ignorants. Ces sources d'erreur polluent nos perceptions, nos évaluations, faussent et dérèglent nos jugements, nos idées et nos théories, et finissent par perturber et désorganiser nos réalisations et nos communications internes et externes.

Ce que je viens d'exprimer est valable évidemment pour notre sujet de ce soir : le concept d'identité. Et c'est dans cette orientation que mon propos va d'abord consister à faire quelques démonstrations des confusions (et des erreurs à suivre) qui peuvent advenir lorsque nous 'pensons' ce genre de question de façon ordinaire, voire même 'normale'.

Ensuite, nous tenterons de comprendre quels sont les moyens de mettre un peu plus d'ordre (subtil) dans ce beau désordre (ordinaire) en utilisant les techniques de la Sémantique Générale.

Et enfin, j'essayerai de montrer comment il est possible, en utilisant le Secret de la Fleur d'Or ( les techniques du non-agir taoïstes ) de simplifier la façon de comprendre le problème de l'identité en se débarrassant de tout ce qu'il n'est pas.

### Démonstration : Confiture de mots N° 1

A propos de « Je me trompe moi-même », je vous propose de mettre en lumière le genre de confusion dont je viens de parler, que nous évoquions avec Raymond DEVOS tout à l'heure, qui reste d'habitude inconsciente et qui produit justement d'autant plus de dégâts qu'elle se trouve inconsciente. Il s'agit seulement d'observer. Cet exercice de découverte expérimentale se passera en trois temps :

1°) D'abord, vous allez simplement écouter, en état d'esprit ordinaire, ce que je vais vous dire en essayant en toute bonne foi de comprendre ce que je dis. Comprendre signifie essayer de faire en sorte que ce que je vais dire résonne à l'intérieur de vous pour que *ça représente* quelque chose en terme de sentiment.

2°) Ensuite, vous allez observer comment 'le temps se gâte'. De mon point de vue, je serai toujours en train de parler avec des mots, mais de votre point de vue, il va se passer des choses dans votre système nerveux. Je vous demande à ce stade là d'être particulièrement attentifs à ce qui va se passer en terme de pression interne, d'agitation éventuelle, de ressenti d'émotions etc., jusqu'à une sorte de paroxysme. Tout ce qui présente méritera d'être observé et vous en garderez soigneusement la mémoire pour que vous puissiez faire ensuite tous les commentaires que vous voudrez.

3°) Enfin, lorsque nous aurons atteint une espèce de 'sommet' dans la confusion mentale, nous bloquerons ce processus sur place pour passer à un exercice d'attention silencieuse, ceci pour que vous puissiez *sentir avec une grande précision* un plan de bascule très précis et très important.

\*

Un jour, j'ai entendu quelqu'un prononcer cette petite phrase apparemment très simple :

**« Je me rends compte que je me suis trompé parce que je ne me sentais pas bien. »**

Il m'est déjà arrivé au moins une fois dans ma vie de dire ça, et de le dire en pensant ce que je disais d'une façon très claire et en étant d'accord avec moi-

même. Depuis, j'ai un petit peu réfléchi à ça, et je vais vous poser donc, les problèmes que cette phrase m'a posés à moi. Essayez de rentrer vraiment dans ce jeu.

« Je me rends compte que je me suis trompé parce que je ne me sentais pas bien ».

« Si je me trompe » est-ce que je est différent de me ? C'est ma première question.

« Je me trompe, je me suis trompé » est-ce que je est différent de me ?

Autrement dit : y a t il deux mots pour la même chose ? Pour une 'même' personne ? Il y a une autre hypothèse. Comme il y a deux mots, il y a peut-être deux personnes. « Je me trompe ». Quelle curieuse façon de parler ! Qui dit mieux ? Dans ce cas, qui fait la dupe, qui fait l'escroc ? Je trompe me, me trompe je ? De quoi s'agit-il exactement ? Si je suis sensé représenter par une carte précise un territoire précis, le moins que je puisse dire est que cette façon de parler introduit une confusion notoire aussi bien chez moi que chez mon interlocuteur éventuel. *De quoi exactement suis-je en train de parler ?*

Du point de vue de mon esprit ordinaire, **ou bien** j'ai deux mots qui correspondent à deux territoires différents, **ou bien** j'utilise deux mots différents et pour qualifier la même chose. Vous sentez le style de confusion auquel je peux en arriver simplement en ayant deux mots pour qualifier une seule chose.

Et encore, en admettant que dans cette phrase ici-maintenant il s'agisse bien de la *même* chose n'est-ce pas ? Parce que ce n'est pas fini ! Est-ce que je, moi et mon esprit c'est la *même* chose ? Si c'est le cas, ça fait *trois* n'est-ce pas ? Je, moi, mon esprit. Si c'est vrai, lequel est en train de poser des questions à l'autre, lequel des trois est en train de parler pour tromper lequel des deux autres ?

Si je dis : j'ai conscience que je, moi, et mon esprit sont des choses différentes, je passe à *quatre* ... Vous me suivez ? Si je vois les trois premiers, c'est bien que je suis à une quatrième place ! *J'ai conscience* que je, moi et mon esprit existent à des niveaux différents... Oui, peut-être...

Est-ce que *ma conscience* et *moi* c'est *pareil* ? Si ce n'est pas la *même* chose, ça fait *Cinq*. Ou dois-je considérer qu'il existe un « J' » doté de la capacité d'être propriétaire, ou actionnaire, ou dépositaire, etc., d'une conscience ? Si j'en ai marre et que je décide que tout ça c'est pareil, que je et mon esprit c'est pareil, il va falloir que je me pose la question de savoir *comment* j'ai réussi à observer mon propre esprit, pour aboutir à la conclusion que mon propre esprit et moi c'est pareil. Et de six ! Vous me suivez toujours ? Qu'est-ce que ça vous fait, dedans ? N'y aurait-il pas là comme un début de malaise ?

N'ayant pas l'intention de me laisser dérouter pour si peu, je continue. En effet, si j'ai quelques motifs de supposer que ce n'est pas pareil, comment est-ce que je vais

faire pour observer mon esprit en train de se dire que ce n'est pas pareil ? Pareil par rapport à qui, par rapport à quoi ? Et entre parenthèses, qui donc pose la question, un numéro sept ?

A ce niveau, ici-maintenant, j'aimerais que vous essayez de bien sentir ce que vous raconte votre système nerveux. Vous sentez-vous détendus, aérés, disponibles, l'esprit clair et ouvert ? Je vous ferais remarquer que je suis seulement en train de poser des questions ingénues à propos d'une phrase qu'il nous est certainement arrivé à tous de dire, ou de penser au moins une fois dans notre existence et en y croyant ! Alors, où est le problème ?

**Je me rends compte que je me suis trompé parce que je ne me sentais pas bien**

Je vous rappelle les 'problèmes' que pose ce genre de formulation:

Si je me trompe, est-ce que "je" est différent de "moi" ? Autrement dit, y-a-t-il DEUX mots pour *la même chose* ? Est-ce que je, moi et mon esprit, c'est *la même chose* ? Auquel cas cela ferait TROIS... Plus la chose, qui est justement autre que je, moi et mon esprit, ça fait QUATRE.

Si je dis : j'ai conscience que je, moi et mon esprit sont des choses différentes, ça fait CINQ !

Et si j'en ai assez et que je décide que tout ça c'est pareil, que je et mon esprit, c'est pareil, il va falloir que je me pose la question de savoir comment j'ai réussi à observer mon propre esprit pour aboutir la conclusion que mon esprit et moi c'est pareil ! Et de SIX. Et si j'ai quelques motifs de supposer que ce n'est pas pareil, comment vais-je faire pour observer mon esprit ? Est-ce que c'est mon esprit qui observe mon esprit ? Qui pose cette question ? Et de SEPT... Etc.,. *En clair, je m'arrête comment ?*

\*

Pouvez-vous ressentir l'agitation de la cocotte minute, le chaudron en activité dans la boîte crânienne ? Très inconfortable, n'est-ce pas ? Eh bien, il suffit d'arrêter, justement.

Notre exercice continue, mais autrement. Fermez les yeux s'il vous plaît, et prenez conscience simplement de la façon dont vous êtes assis ici-maintenant. Le poids de vos fesses sur le siège, l'endroit où se trouvent vos mains, vos pieds... Sans ouvrir les yeux, est-ce que vous parvenez à les visualiser ? Et votre dos ? Votre colonne vertébrale est-elle droite ? Essayez maintenant de ressentir simultanément la position de vos jambes et la sensation de vos vêtements sur la peau...

Et votre sangle abdominale ? Est-elle bloquée ? Lâchez-la, pour voir, laissez partir le ventre en avant... Et votre respiration, est-elle bloquée ou en vague tranquille ? Essayez de régler cette respiration avec le ventre... à chaque inspiration, vous

lâchez le ventre, tranquillement, paisiblement... observez simplement l'air qui entre dans votre nez, qui descend dans votre ventre... encore une fois... inspirez... le ventre se gonfle, expirez...

Un dernier petit point de contrôle, pour voir : bougez les doigts de pied en y faisant vraiment attention... je veux dire, essayez de ne bouger que les deux pouces en même temps... Replacez votre attention dans vos mains... Parfait. Merci. L'ébullition est terminée. Vous pouvez ouvrir les yeux.

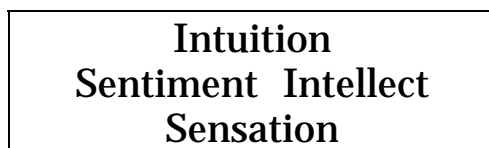
\*

Cet exercice est d'abord destiné à montrer qu'une excellente façon de faire taire le bavard intérieur et la cocotte minute qui va avec consiste à obliger l'attention à se fixer dans les sensations. Au passage, vous pouvez observer que l'attention aux sensations est beaucoup moins fatigante que de suivre le paquet de spaghettis verbaux qui l'a précédée.

Pour l'instant, je suggère que nous prenions la mesure la mesure du fantôme que nous avons entrepris d'étudier, et pour cela, nous allons faire la liste de vos réponses que je vais écrire au tableau.

1  
2  
3  
4  
5 etc.,

Vous voyez la pensée logique ordinaire en pleine action. Est-ce que cela nous permet de faire un *progrès* aussi minime soit-il dans la compréhension de ce concept d'identité ? Pas vraiment, n'est-ce pas ? Et pourquoi cette insatisfaction ? Parce que nous sommes dans un fonctionnement-contexte de type exclusivement intellectuel qui ne permet pas vraiment de progresser sur d'autres registres que l'intellect. L'insatisfaction qu'engendre cette limitation est d'ailleurs à l'origine du constat qu'avait fait Jung lorsqu'il a imaginé son petit schéma bien connu :



JUNG avait fait le constat que l'intellect constitue un mode de fonctionnement de la psyché parmi d'autres et pour que l'ensemble fonctionne correctement, il vaut mieux qu'il y ait un certain équilibre dans la façon dont ces fonctions fonctionnent, justement.

L'un de nos problèmes récurrent et essentiel provient du fait que notre langage courant se situe fonctionnellement sur ce seul niveau 'intellect' et qu'une foule de choses, dont nous restons la plupart du temps inconscients, lui échappe. Je citais WITTGENSTEIN, tout à l'heure, et c'est à lui que nous devons, pour qualifier nos représentations verbales, l'appellation : [les jeux de langage].

Lorsque nous utilisons les jeux de langage, nous ne sommes pas au niveau des faits, mais au niveau des mots. Et lorsque nous confondons ces deux niveaux, il se produit un certain nombre de confusions graves qui n'aident pas à clarifier notre compréhension.

### Décryptage analytique

Par exemple, pour chacun d'entre nous, chaque événement 'interne' ou 'externe' qui se produit a des répercussions en terme de « activité mentale » et/ou « organisation mentale ». *[Au passage, ces deux termes renvoient à des registres expérimentaux absolument différents. Par analogie, le déplacement d'une voiture **n'est pas la même chose** que la façon dont elle est construite et qui lui permet précisément de se déplacer.]* Si nous adoptons l'orientation jungienne ( et non- aristotélicienne également) nous ne penserons pas ce qui se produit en terme de chose, ni en terme d'événement statique ou photographique, mais nous essayerons d'**évaluer** les mots suivants en terme de *fonctions* et de *processus*, à savoir :

Sensation,          Intuition,          Intellect(ion),          Sentiment,          Pensée,          Mémoire,  
Emotion,

Il faut différencier ici chaque fonction de ses produits. Exemple : la fonction sensation produit les sensations, la fonction pensée produit les pensées automatiques, la fonction intellection produit des raisonnements conscients etc.,

Aux niveaux silencieux, ces fonctions et les interactions de leurs produits fusionnent pour donner une sorte d'image ponctuelle et provisoire, résultante-gestalt de l'ensemble de ces paramètres. Cette **résultante** évolue et change au rythme des interactions de chaque paramètre avec les autres ; elle porte le nom de 'Moi' en système jungien, et d'Organe Interne en système indou classique.

Nous pouvons constater que lorsque le « Moi » ou l' « Organe Interne » cherchent à s'exprimer, quelqu'un ouvre la bouche et dit « Je »

Cependant, la perception de ce processus en perpétuel changement peut être ressentie de façon plus ou moins consciente comme instable ou générateur d'influence d'angoisses, de peurs, d'émotions et de sentiments divers, et une réaction de cristallisation, de crispation, peut intervenir pour tenter de stabiliser, de pétrifier le processus, comme si la pétrification ajoutait de la sécurité !

Cela donne une sorte de création imaginaire et/ou imaginale, fantasmatique et paranoïde qui se présente comme une continuité permanente. Les indous appellent ce qui en résulte l'illusion de la permanence du moi. Et ils appellent « **Ego** » la personnalité fantasmatique qui cherche à persuader l'ensemble de l'organisme fonctionnant comme un tout qu'elle constitue le fondement réel de la personnalité et de l'existence. C'est le moment où « Je » commence à se prendre à se prendre pour quelqu'un !

Que nous en ayons conscience ou pas, tout ceci se produit d'abord aux niveaux non-verbaux.

**Pour les psycho-analystes, confondre deux mots aux niveaux silencieux peut conduire à des erreurs d'évaluation et de diagnostic considérables.** Par exemple, du point de vue occidental, quelle différence pouvons-nous faire entre « pensée », « intelligence » et « intellect » ?

**Intellect** : in-tel-lect :

renvoie à l'idée de *lire*, à la faculté de discerner « les choses telles qu'elles sont » à travers des écrits, et par extension, par déchiffrement de toute espèce de notation.

**Intelligence** : in-tel-ligere :

renvoie à l'idée de *relier*, à la faculté d'opérer entre « les choses telles qu'elles sont » des rassemblements de sens à des niveaux de compréhension plus intuitifs.

**Pensées** : renvoie à l'idée d'apprécier, de juger, de pendre, de peser, d'apprécier, de songer à, de ne pas oublier, etc. Le souci, le désir, la volonté, le dessein, l'intention, l'idée, le souvenir etc.,

Ces trois termes sont envisagés de la façon classique et ordinaire d'un esprit qui applique ses facultés, son attention et sa volonté à la compréhension du monde et à ses actions sur lui.

Et en système bouddhiste ?

**L'intellection** désigne le processus par lequel l'esprit ordinaire cherche à *se saisir* des choses, des événements et de toutes les observations ordinaires pour *se les approprier*.

**L'intelligence** des situations advient lorsque tout désir de saisir et de maîtriser quoique ce soit a disparu. Dans le champ disponible, la conscience peut alors *non agir* de façon appropriée et adaptée, sans qu'il y ait quelqu'un pour se croire maître du monde.

**Les pensées** sont considérées comme des parasites mentaux d'origine organique qui encombrant la conscience, et perturbent la claire vision des choses en produisant les émotions perturbatrices et les sentiments de façon

automatique. Il s'agit du fonctionnement normal d'un esprit ordinaire qui n'a pas été entraîné à fonctionner de façon correcte et non perturbée.

Vous voyez à quel point la vision des choses peut changer suivant l'un ou l'autre système de représentation ! Korzybski a montré que nous parvenons certainement à produire des théories merveilleuses qui sont basées sur nos perceptions, mais que nous mésestimons (et/ou ignorons) la plupart du temps la façon dont nos théories conditionnent très puissamment nos perceptions !

Lorsque nous utilisons les mots Sensation, Intuition, Mémoire, Emotion, Sentiment, Pensée, Intellection, nous risquons facilement de tomber dans le piège de l'objectivation, la chosification, que j'évoquais plus haut, **mais ce n'est pas le seul aspect toxique en jeu**. La Sémantique Générale en dépiste un second qu'elle appelle l'orientation et le fonctionnement élémentalistes.

Le terme élémentarisme, spécifique de la S.G., désigne ce fonctionnement (presque toujours inconscient) qui consiste à découper verbalement une '*réalité qui fonctionne organiquement comme-un-tout*' en représentations partielles et en 'éléments' théoriques qui sont dépourvus de référents aux niveaux silencieux.

Ce que je viens d'exprimer correspond à n'importe quelle formulation pouvant induire que je pourrais trouver un lieu sans qu'une date lui corresponde, par exemple. Que signifie « le troisième étage de la tour Eiffel » en 1515 ? Ou encore « l'Atlantide », en 2003 ? Ou « moi », en 2007 ?

C'est bien la base de la réflexion et de la révolution relativiste d'Albert EINSTEIN. Les 'concepts' de 'temps et d'espace n'existent qu'au niveau des mots et des idées. Dans les *faits*, ils ne sont pas séparables. En pratique, il n'existe pas de temps sans lieu ni inversement. Cela veut dire, en clair, que le seul moment où 'je' peut être 'ici', c'est 'maintenant', et que si je m'exprime en terme de « autrefois, je ... » suivi de n'importe quoi, je m'exprime de façon contraire à mon expérience.

Essayons maintenant de tirer au moins une application dans le registre psychoanalytique. Lorsque je dis : { Je me rappelle que ma vie était affreuse lorsque j'avais 5 ans. } cela ne choque a priori personne parce que nous sommes habitués à cette confusion mentale ordinaire. Décryptons un peu :

{Je me rappelle que ma vie était affreuse lorsque j'avais 5 ans.}

[*Je* me rappelle ] n'est à l'évidence pas le même [*je* ] que celui de [*J'* avais 5 ans.] Les dates sont différentes par définition. Il faut dater et écrire : [Je 2003 me rappelle] que [J'avais 1958 5ans]. Cette méthode d'indexation avec des dates est un outil spécifique de la SG.

Autre chose : *Je* rappelle quelque chose à *me*. Qui rappelle quoi à qui, exactement ? De qui s'agit-il ? Il suffit de nous reporter à la confiture de mots que nous avons tartinée tout à l'heure...

*Ma vie* : problème : Il y a trois « je » différents dans cette phrase. Auquel des trois peut bien 'appartenir' la vie en question ? Et en terme de dates, de quoi suis-je en train de parler ? Que signifie « ma vie » en 1973 ? Que signifie « ma vie » en 1993 ? En 2003 ?

Je ne suis pas simplement en train de jouer sur les mots. Je suis en train de mettre en évidence le contenu implicite et impliqué de ce genre de formulation ; simplement, cette façon de parler implique que *Je* ici-maintenant peux continuer à souffrir en ce moment de ce que *je* 5 ans, a vécu il y a 42 ans !

Si je reste dans cette orientation, ce qui vient d'être dit signifie que *Je* est par définition le même en 1953, en 1973, en 1993, en 2003 etc., Or, à commencer par le seul point de vue organique, la plupart de mes cellules ont changé plusieurs fois depuis ma naissance et celles de mon cerveau ont changé, vieilli... De qui et de quoi suis-je en train de parler ? La carte « je » existe sans aucun doute lorsque je le prononce. Mais où se trouve le territoire qui est censé lui correspondre ?

Les histoires de Raymond DEVOS fonctionnent à merveille à partir de ce type de confusions verbales et mentales. Mais je ne suis pas en train de faire du Devos. Il suffit de tendre un peu l'oreille pour être servi ! Tirons les conclusions de façon logique jusqu'au bout. Voici une proposition de structure voisine :

**{Je suis très malheureux parce que mes parents m'ont battu quand j'avais 5 ans}**

{*Je* ici-maintenant *suis très malheureux*} : jusqu'ici, pas de problème, (mis à part le verbe être, bien entendu). Une formulation plus adéquate et conforme aux faits serait par exemple : {*je me sens très malheureux.*} Passons à la suite :

{*parce que mes parents m'ont battu*} : Merveilleux ! Je dispose à présent d'une *cause de base*, datant de 42 ans, qui me permet d'expliquer pourquoi *je* ici-maintenant *me sens malheureux* .

Comment puis-je me ( sic ! ) sortir de là ? Eh bien je ne peux pas. La *cause* se trouvant il y a 42 ans, je ne peux pas aller la rechercher ni agir dessus. Tel est le contenu implicite de cette proposition. Et même si je la 'retrouve', comment faire pour *retrouver* au présent un événement vieux de 42 ans d'âge... Je peux faire ça avec un bon cognac ou vieil armagnac, peut-être... Mais un 'sentiment'... ? C'est le moment de revenir à présent à mon raccourci précédent :

**Je ne peux pas être hier-ici. Le seul moment où je peux être ici, c'est maintenant.**

Là, ça va déjà mieux. Avec cette formulation, je peux trouver une porte de sortie. **Ce fut** il y a 42 ans. Alors, c'est fini. Tout simplement, c'est fini, c'est passé, c'est terminé, mais surtout, ici-maintenant, ce que fut l'événement d'origine n'existe plus et n'existe pas.

La seule chose qui peut être *re-suscitée* au présent est de l'ordre du souvenir. Il se peut que ce souvenir *ici-maintenant* se mette à générer des émotions *ici-maintenant* et même éventuellement quelques désordres mentaux *ici-maintenant* mais ce qui a été vécu est passé, fini terminé.

Et si je tire vraiment les conséquences logiques et *organiques* de tout ceci, et surtout de mon expérience *ici-maintenant* et de mes ressentis *ici-maintenant* je m'aperçois que *ici-maintenant* constitue mon espace-temps de libération immédiate. Les systèmes spirituels, et notamment le bouddhisme, ne disent pas autre chose.

Mais nos petites façons ordinaires et habituelles de parler-penser continuent, jour après jour, à rentrer de façon implicite et silencieuse dans nos systèmes nerveux ce genre de donnée fausse par rapport aux faits. M. Pavlov a abondamment travaillé la question sous l'angle des conditionnements et des automatismes 'nerveux'.<sup>28</sup>

Les spécialistes du conditionnement et des sciences cognitives appellent « processus de facilitation » le fait que l'influx nerveux, et à sa suite les actes et attitudes, prennent par définition les voies les plus faciles, les plus fréquentées, les moins fatigantes et les moins résistantes. Par feed-back permanent, nos équipements perceptifs complexes (ce que j'ai appelé Antahkarana, l'Organe Interne) écoutent et absorbent en permanence nos 'idées', nos 'pensées', nos réactions verbales et non verbales, nos jeux de langage et nos attitudes. Devenir conscient du processus fait partie du processus fait partie de l'entraînement à la Conscience d'Abstraire en S.G.

Si personne ne corrige mes façons de parler, mon organisme valide au fur et à mesure mes verbalisations fausses par rapport aux faits. Si 'je' passe ma vie à parler de 'moi' en disant 'on', et que personne ne corrige, 'je' vais prendre l'habitude inconsciente de *me* dissoudre, (autrement dit, dissoudre 'moi'), dans une sorte d'ImmenseNimporteQuoi.

- Comment allez-vous ?
- Oh, ça va. On se maintient, allez... , On fait aller....
- Quand on a beau temps comme ça.... ça pourrait être pire...

Il fallait donc trouver des moyens mnémotechniques analogues à ceux de KORZYBSKI et conformes à ses intuitions pour alerter en permanence l'attention à ce processus. C'est pourquoi il m'a semblé utile et nécessaire d'ajouter une prémisse supplémentaire aux 3 formulées par le créateur de la SG :

**Une carte fausse par rapport aux faits, non contredite et/ou non corrigée,  
est automatiquement et silencieusement validée par l'organisme-  
comme-un-tout.**

---

<sup>28</sup> PAVLOV : *Les Réflexes Conditionnels* : Paris 1925

Dans les jeux de langages de ceux et celles avec lesquelles je travaille <sup>29</sup>, la façon dont j'utilise la SG consiste d'abord à **dépister** de façon systématique les verbalisations *inconscientes* qui me paraissent non-conformes aux faits, (autrement dit, les incohérences entre carte et territoire) et à les **rectifier** à haute voix de façon à leur permettre de devenir *conscientes*.

Si nous ne changeons pas nos façons de parler à propos de nos existences, si nous n'utilisons pas les moyens appropriés pour rectifier l'Aveuglement Spécifique et ses conséquences, nous n'avons guère de chances de nous tirer des pièges habituels et inconscients que pointait déjà POINCARRE bien avant JUNG et Roland CAHEN. Faites l'expérience de façon ordinaire et vous verrez. Chaque fois que vous dites « Je », ajoutez *ici-maintenant*. Si 'ça colle' avec ce que vous voulez dire, continuez, sans problème. Si cela 'ne colle' pas, bloquez tout et cherchez une formulation correcte. Vous verrez, à ce moment là, qui est en train de parler de qui.

Il s'agit de découvrir comment toutes les pensées et les émotions issues du manège à pensées qui parasitent la conscience n'ont la plupart du temps rien à faire ici-maintenant !

### **Conscience d'Abstraire et 'Prise' de Conscience**

Dans cette orientation-là, chaque fois que je deviens vraiment conscient que le seul 'territoire' auquel réfère la carte [je] se trouve *seulement* ici-maintenant, je crée l'occasion de me débarrasser d'un certain nombre de visions fausses, d'impasses existentielles et des ennuis qui les accompagnent. Ce constat correspond simplement à mon expérience et ne s'est encore pas trouvé en défaut.

Ce que je viens d'expliquer représente un point de bascule intérieur dont il est impossible d'imaginer la portée de façon seulement 'intellectuelle'. La véritable « prise de conscience » engage l'ensemble de l'organisme-comme-un-tout et peut s'accompagner de réactions organiques spectaculaires.

Avec des prises de conscience de cet ordre, j'ai déjà vu des gens verdir et se lever précipitamment pour aller rendre leur déjeuner... A commencer par moi, d'ailleurs. Mais il existe aussi d'autres modes de réaction possibles. Je me rappelle que cette prise de conscience a déclenché un jour chez une amie un fou rire qui s'est transformé en une euphorie qui a duré plus d'une semaine !

La tradition Zen japonaise appelle cette prise de conscience « *cellulaire* » fondamentale du nom de [satori] ce mot incluant à lui seul toutes les dimensions des termes suivants : ~ *illumination*, ~ *réalisation*, - *révélation*, ~ *vérification expérimentale*, ~ *découverte de Ce Qui Est*, ~ *Vision directe*, etc.,

<sup>29</sup> (en Conseil Personnel aussi bien qu'en Supervision de Pratique Professionnelle )

Dans la tradition du bouddhisme Zen, la question de l'Identité se règle notamment dans cette très belle phrase dont le sens échappe par définition à ceux qui n'ont pas l'expérience personnelle obtenue par la méditation : « *[Je] est une porte qui va et qui vient au rythme de la respiration.* ». En ce qui concerne cette fameuse 'illumination', le zen l'appelle « La Porte sans porte ». Chaque fois que je l'entends, elle m'évoque le tableau de Magritte.<sup>30</sup>

La prise de conscience *effective* de cette 'réalité' là constitue un bouleversement radical de tout l'organisme, de toute l'expérience et de toute l'existence. Elle constitue à mon sens le plus beau 'Saut de l'Ange' qu'il soit possible de faire en matière de transformation de la conscience.

Comment puis-je exprimer mon expérience propre dans ce domaine ?

[Je] n'a aucun passé, et aucun avenir. [Je] ne peut pas exister ici autrement que maintenant. Et [je] n'existe qu'aux niveaux des mots. Il s'agit d'un *jeu de langage*, d'une expression verbale..

Je *ici-maintenant* peux constater que cet organisme-qui-fonctionne-comme-tout-dans-des-environnements s'est appelé tour à tour Bébé-Jean, Tout-petit-Jean, Petit-Jean, Pré-Ado-Jean, Ado-Jean, Jean-Saigne, Jean-Regarde, Jean-Naimarre, Jean-Rigole, etc., et ce n'est pas fini...

Je *ici-maintenant* peux voir ici-maintenant chacun de ces 'personnages' anciens en les replaçant correctement à leur époque. Aucun d'entre eux *autrefois* n'est semblable à « moi » *ici-maintenant*.

Tous ces personnages peuvent avoir été plus ou moins heureux et malheureux à leur époque. Mais ici-maintenant, je suis heureux/malheureux duquel d'entre eux, exactement ? De quoi s'agit-il lorsque je 'souffre du « passé »... ? *Comment* puis-je être malheureux *maintenant* d'un événement *passé* ? Nostalgie : étymologiquement, la maladie du retour vers le passé... C'est peut-être du passé compliqué, du passé composé, mais il n'y a pas de raison que cela produise du présent décomposé !

Chacune des expériences vécues par chacun de ces 'personnages' anciens est affectée d'une date précise, qui correspond à un personnage ancien précis et ne peut pas ici-maintenant être mélangé à aucun des autres personnages anciens, d'une part, et à moi ici-maintenant encore moins. Lorsque je comprends vraiment cela, je ne peux plus dire { j'étais malheureux } *et continuer en souffrir*. Cela ne marche plus, parce que cette formulation est contraire à l'observation des faits... La structure de ma verbalisation ne correspond à aucun territoire spatio-temporel particulier.

<sup>30</sup> René MAGRITTE : *le Domaine Enchanté* :1953 (Détail : La porte sur la falaise)

Par conséquent, cette souffrance peut être classée comme un **trouble sémantique**<sup>31</sup> résultant d'une carte sans territoire. Dans ces conditions, je souffre des résultats organiques d'une croyance dépourvue de tout répondant dans le réel. Une pure illusion à laquelle je souscris en pleine inconscience ! Et en ignorant même mon inconscience. Je ne sais même pas que je ne sais pas !

**A l'extérieur comme à l'intérieur, et sans examen de conscience préalable,  
Je ne suis pas obligé de croire que ce que je perçois est réel.**

\*

### Un exemple de confusion de niveaux entre quotidien et spiritualité

L'histoire personnelle de Jung est marquée de conflits importants avec les théologiens de son temps dont les écrits de Jung heurtaient de plein fouet les croyances. Des réactions violentes en résultaient et plusieurs allaient jusqu'à le taxer d'hérétique. Et il avait le plus grand mal à leur faire comprendre qu'il ne s'occupait pas de Dieu mais plutôt de la réalité psychologique individuelle à laquelle se référait ce nom., autrement dit, de leur vision, de leur interprétation de Dieu.

L'apport de JUNG me semble fondamentalement intéressant en ce qu'il a posé les bases épistémologiques des relations entre la psychologie et la spiritualité. Il l'a fait dans des termes de structure cohérente avec celle des faits, et dans des termes à peu près accessibles aux occidentaux.

Nous avons évoqué plus haut la confusion entre « essence » et « existence ». Maintenant que nous disposons de plusieurs outils d'analyse performants que nous pouvons utiliser de façon simultanée et coordonnée, il est possible d'écouter dans des conditions appropriées et de comprendre les confusions de niveau provocatrices dans ce passage très connu de l'évangile de St JEAN : <sup>32</sup>

Les juifs lui dirent : Maintenant, nous savons que tu es un démon. Abraham est mort, les prophètes aussi, et tu dis : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais de la mort. » Es-tu donc plus grand qu'Abraham, notre père, qui est mort ?

Jésus répondit : « Abraham, votre père, exulta à la pensée qu'il verrait mon jour. Il l'a vu et il fut dans la joie. »

Les juifs lui dirent : « Tu déraisonnes ! Tu prétends avoir vu Abraham ? Mais Abraham est mort depuis longtemps. Aucun d'entre nous ne peut l'avoir rencontré. Qui prétends-tu être ? »

Jésus leur dit : « En vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis ».

<sup>31</sup> Vocabulaire spécifique de la Sémantique Générale.

<sup>32</sup> Jean 8, 53 et suivants

Ils ramassèrent alors des pierres pour les lui jeter, mais Jésus se déroba et sortit du Temple.

Ce texte montre bien comment la violence advient lorsque les possibilités de discussion et d'échanges de représentations ont atteint leur terme... par exemple à l'issue de la confrontation de deux mauvaises volontés affichées et affrontées. En ce qui *nous* concerne, beaucoup de nos réactions violentes se produisent lorsque nous sommes inconscients de nos façons d'identifier ce qui se parle et ce qui se passe, d'identifier nos images et émotions internes avec des supports externes, d'identifier nos interprétations avec nos observations, d'identifier nos états de silence et nos images de nous-mêmes avec ce qui en est dit, etc.,

## SYNTHESE

[Je] n'existe pas aux niveaux silencieux. [Je ] n'existe finalement qu'au niveau des mots. La structure de cette représentation est de l'ordre d'un « état », un peu comme une photographie. Ce que ce mot désigne (aux niveaux silencieux) a déjà disparu à peine énoncé. En pratique, dans mon langage courant, je préfère utiliser le mot « moi » pour désigner ce processus en permanente évolution, transformation et vieillissement aux niveaux silencieux qui, lorsqu'il a besoin de s'exprimer, ouvre la bouche et dit « Je » ici-maintenant. C'est là *ma* façon d'utiliser le langage courant de façon qu'il ne génère plus de confusion d'identité, justement.

En Sémantique Générale, la conscience de la différence entre les niveaux verbaux et les verbaux silencieux est nommée **conscience d'abstraire**<sup>33</sup>. D'un point de vue technique et expérimental, il me semble impossible de la *réaliser* de façon volontaire (je veux) et intellectuelle (je pense). En revanche, elle peut se travailler et se développer au cours d'un entraînement, suivant une méthodologie voisine de celles du *Processus d'Individuation* de JUNG, de la *Voie de Diamant* des Bouddhistes et du *Chemin de Lumière* des Soufis.

J'insiste sur le fait qu'il n'y a rien d'ecclésiastique ni de religieux, a priori, dans cette dynamique. Au contraire, il s'agit dans tous les cas d'un problème absolument **personnel**, qui vit en marge des dogmatismes, des intégrismes, des institutions, des églises et des chapelles.

Dans cette orientation (non-aristotélicienne autant que non-agissante), le terme « prise de conscience » désigne clairement pour moi le fait que ce n'est pas « moi » qui prend conscience, mais plutôt la conscience qui vient prendre « moi ». Une sorte de prise de la Bastille, en quelque sorte, la bastille représentant MOI-JE ,

<sup>33</sup> Vocabulaire spécifique de la Sémantique Générale.

MOI-MEME personnellement en ce qui me concerne dans ma Ford intérieure, Son Altesse Sérénissime le Moi-Dominant, Sa Majesté l'EGO.

Le terme « Identité » appartient à ce que la SG appelle les **Termes Indéfinis** <sup>34</sup>, ces mots qui désignent des concepts, mots vides de sens unique, **mots-relations** <sup>34</sup> qui changent de sens en fonction des contextes, des dates, des environnements et des gens qui les fabriquent... Nous utilisons ces termes de façon permanente et la plupart du temps de façon inconsciente... à nos risques et périls...

Lorsque j'interviens en tant qu'analyste *es qualité*, il me semble que l'intérêt de mon métier et de mon élève (ou stagiaire, ou partenaire, etc.) consiste avant toute autre chose à définir le cadre et la nature du travail qui est demandé. C'est pourquoi j'utilise ces techniques de façon systématique aussi bien dans les domaines juridiques que les domaines religieux et psychologiques. Simplement, je les trouve efficaces. Dés-identifier est devenu pour moi synonyme de VOIR CLAIR.

A ce jour, je n'ai pas trouvé d'équivalent méthodologique en terme de précision et d'efficacité.

## CONCLUSION

J'ai donc tenu à commencer mon exposé par l'environnement épistémologique et scientifique de la fin du XIXème siècle pour mettre en évidence une série de paramètres dont nous sommes collectivement et individuellement les héritiers plutôt inconscients et qui constituent toujours notre *air du temps* (Zeitgeist) en même temps qu'un contenu non utilisé de notre *conscient* collectif.

Il y a certainement de quoi se perdre dans la profusion des images, des concepts, des idées et des digressions de la psychologie de JUNG à propos de l'orient, de l'alchimie, des archétypes et des constructions théoriques à propos des fonctionnements de l'esprit dans ses dialogues entre le conscient et l'inconscient.

Il y a de quoi se perdre aussi dans les écrits filandreux et répétitifs de Korzybski qui établissent autant son génie intuitif que son absence de clarté d'écriture et de pédagogie d'enseignement. Cependant, j'ai fini par comprendre ce qui continue à me séduire dans les intuitions de l'un et de l'autre. Ils ont fonctionné tous les deux à la façon technique d'un Temple tibétain.

Au delà de la profusion des tankas <sup>35</sup>, des couleurs, des odeurs, des instruments et des musiques, des processions, des gestes et des rituels, la seule chose qui intéresse vraiment les pratiquants du bouddhisme Tibétain c'est d'utiliser tous les

---

<sup>34</sup> Vocabulaire spécifique de la Sémantique Générale.

<sup>35</sup> des tentures peintes

moyens techniques disponibles, (à savoir ceux des rituels et des différentes méditations) qui permettent aux conditionnements inconscients de parvenir à la conscience, et de trouver ceux qui leur conviennent vraiment. Le but est essentiellement pratique. Tous ces moyens techniques ont pour objet d'amener progressivement, *par entraînement*, le méditant à se débarrasser de tous les 'contenus psychiques' qui l'encombrent et qui perturbent au quotidien son adaptation à la « réalité psychique objective » du monde.

L'entraînement Non-Aristotélien préconisé par KORZYBSKI, le processus d'Individuation exposé par JUNG, et la pratique Bouddhiste fonctionnent à mon avis correctement lorsqu'ils sont envisagés dans cette perspective non volontaire, non polluante, non violente, tous ces termes se résumant à un seul : Non Agissante. C'est aussi le sens du Serment d'Hypocrate : « D'abord, **ne pas** nuire. »

La méthodologie qui consiste à utiliser les « formulations négatives » produit des résultats remarquablement 'positifs'. Nous devons cette idée lumineuse à B. RUSSEL et à A.N. WHITEHEAD déjà cités : « *La conscience se développe dans le sentiment de la négation. Dans la perception de 'la pierre est grise', un tel sentiment est à peine en germe. Dans la perception de 'la pierre n'est pas grise', un tel sentiment est pleinement développé. Ainsi la perception négative peut être considérée comme le triomphe de la conscience.* »<sup>36</sup>

En utilisant la structure et le vocabulaire de la SG, c'est ainsi que :

- le Processus d'Individuation de JUNG peut être décrit comme la mise en conscience de l'individuel par dés-identification du moi d'avec toutes les dimensions et niveaux collectifs.
- la Voie de Diamant du Bouddha peut être décrite comme le dévoilement progressif de la conscience par dés-identification du moi d'avec tous les conditionnements, cuirasses et illusions.

Lorsque j'exerce en qualité de psycho-analyste, j'ai intérêt à considérer comme EINSTEIN que « un concept sans référent dans le réel n'existe pas ». J'ai aussi intérêt à le faire savoir de façon que mon partenaire puisse s'ouvrir à la conscience que tant qu'il poursuit des fantômes ou des chimères, il perd littéralement son temps et son énergie. Sa vie se passe dans une sorte d'illusion tragique, un vide profond dans le sens de creux, meublé d'*émotions qui donnent seulement l'impression d'exister.*

Aujourd'hui, nous avons envisagé trois grands systèmes. Ils ont commun cette méthodologie scientifique qui consiste à s'intéresser *d'abord* aux processus actifs aux niveaux silencieux et *ensuite* aux représentations actives aux niveaux verbaux. Ils sont producteurs de techniques de transformation au niveau personnel.

<sup>36</sup> A. N. WHITEHEAD : Process and Reality (1929)

Ces techniques peuvent être qualifiées de non-Aristotéliennes, dans la mesure où elles utilisent des méthodes systématiques de **dés-identification** (dépollution, discrimination, délestage, simplification, épuration etc.)

Ces trois systèmes postulent une capacité de la personne humaine réaliser un processus d'évolution et d'individuation. Ils envisagent ce processus dans la perspective de leurs environnements intérieurs et extérieurs. Ils permettent de traiter les questions relatives à la spiritualité à des niveaux de complexité conformes aux faits et dans des contextes qui ne sont ni ecclésiastiques, ni dogmatiques, ni institutionnels, ni réducteurs, ni intégristes.

Alors, finalement, à quoi sert la carte d'identité, si l'identité n'existe pas ? Vous décelez plus facilement, à présent, **la confusion de niveaux d'abstraction**<sup>37</sup>. Cette question mal posée ne permet simplement pas de réponse correcte. Quant à notre problème d'identité, vous avez maintenant compris, je pense, pourquoi je le vois comme un fantôme. Les fantômes existent : parfois au niveau des mots, parfois au niveau des faits, parfois les deux à la fois, ou même à aucun des deux.

Nous avons affaire à une carte sans territoire de première grandeur. Regardez bien ! Car *même si je vous montre ma* carte d'identité, que pourrez *vous savoir* de mon identité ? Pas grand chose, en vérité... Parce que vous le savez aussi, maintenant, que je **ne suis pas moi** !

Et pour mettre un terme à cet exposé, je ne résiste pas au plaisir de vous raconter une histoire qui nous vient des grands spécialistes de la spiritualité, je veux parler des soufis :

### **L'identité du renard**

Un renard se trouva un jour nez à nez dans un bois avec un jeune lapin.

- Qui es-tu, interrogea le lapin ?

- Je suis un renard, et si je voulais, je pourrais te manger.

- Comment peux-tu prouver que tu es un renard, insista le lapin ?

Le renard ne sut que répondre. Toujours, jusqu'ici, les lapins s'étaient enfuis à son approche sans demander leur reste. Mais le jeune lapin insista :

- Si tu peux me montrer un acte officiel attestant que tu es ce que tu dis, alors, je te croirai.

Le renard fila chez le lion qui lui remit un certificat en bonne et due forme. Lorsqu'il fut de retour dans la clairière où l'attendait le lapin, il entreprit de lire à haute voix le document qui certifiait qu'il était bien un renard. Il en trouva les termes si flatteurs pour lui qu'il s'attarda sur chaque paragraphe avec délectation, sans remarquer que son interlocuteur avait déjà déguerpi.

Dès les premières phrases, en effet, le lapin avait compris et sans attendre la

---

<sup>37</sup> Vocabulaire spécifique de la Sémantique Générale

suite, s'était mis à l'abri dans son terrier, et on entendit plus jamais parler de lui. Alors, le renard s'en retourna à la tanière du lion. Une biche était là qui parlait au fauve :

- Je demande à voir, disait-elle, un document attestant que tu es bien un lion...
- Quand je n'ai pas faim, répondit celui-ci, *je* n'ai pas besoin de me soucier d'en fournir la preuve, et quand j'ai faim, *tu* n'as pas besoin de preuve écrite.

Le renard se tourna vers le lion:

- Pourquoi ne m'as-tu pas dit de parler ainsi lorsque je suis venu te demander un certificat pour le lapin ?
- Mon cher ami, tu aurais du me préciser alors que le demandeur était un lapin. J'ai pensé qu'il ne pouvait s'agir que d'un de ces stupides êtres humains auprès de qui certains lapins ont appris à se livrer à ce passe temps futile !

Idriesh Shah: La sagesse des Idiots  
Editions: Courrier du Livre

FIN